

Les Rencontres de l'UAE



LE TRAVAIL

Paroles de jeunes



Une étude de
l'Union des Auto-Entrepreneurs
Avec le soutien de la
Fondation Le Roch-Les Mousquetaires

Préfacée par **Éric Debarbieux**,
Professeur en Sciences de l'Education, Université Paris Est Créteil



SOMMAIRE

L'Union des Auto-Entrepreneurs a mené avec le soutien de la Fondation Le Roch-Les Mousquetaires une étude qualitative sur le regard que portent les jeunes sur le travail.

S'appuyant sur une vingtaine d'entretiens d'une à deux heures auprès de jeunes d'horizons différents (salariés, créateurs, startups, chômeurs, diplômés et non diplômés, auto-entrepreneurs, collaborateurs de plateformes numériques...), elle restitue de manière fidèle leur parole sous formes de verbatims autour de 7 grandes thématiques :

- LE TRAVAIL, C'EST QUOI ?
- GÉNÉRATION « INSTABILITÉ »
- LE DÉSENCHANTEMENT DU TRAVAIL
- L'ENTREPRISE D'HIER, D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN
- TRAVAIL INDÉPENDANT VERSUS TRAVAIL SALARIÉ
- PARCOURS CONTRE CARRIÈRES
- LE COLLABORATIF ET LA PLATEFORME

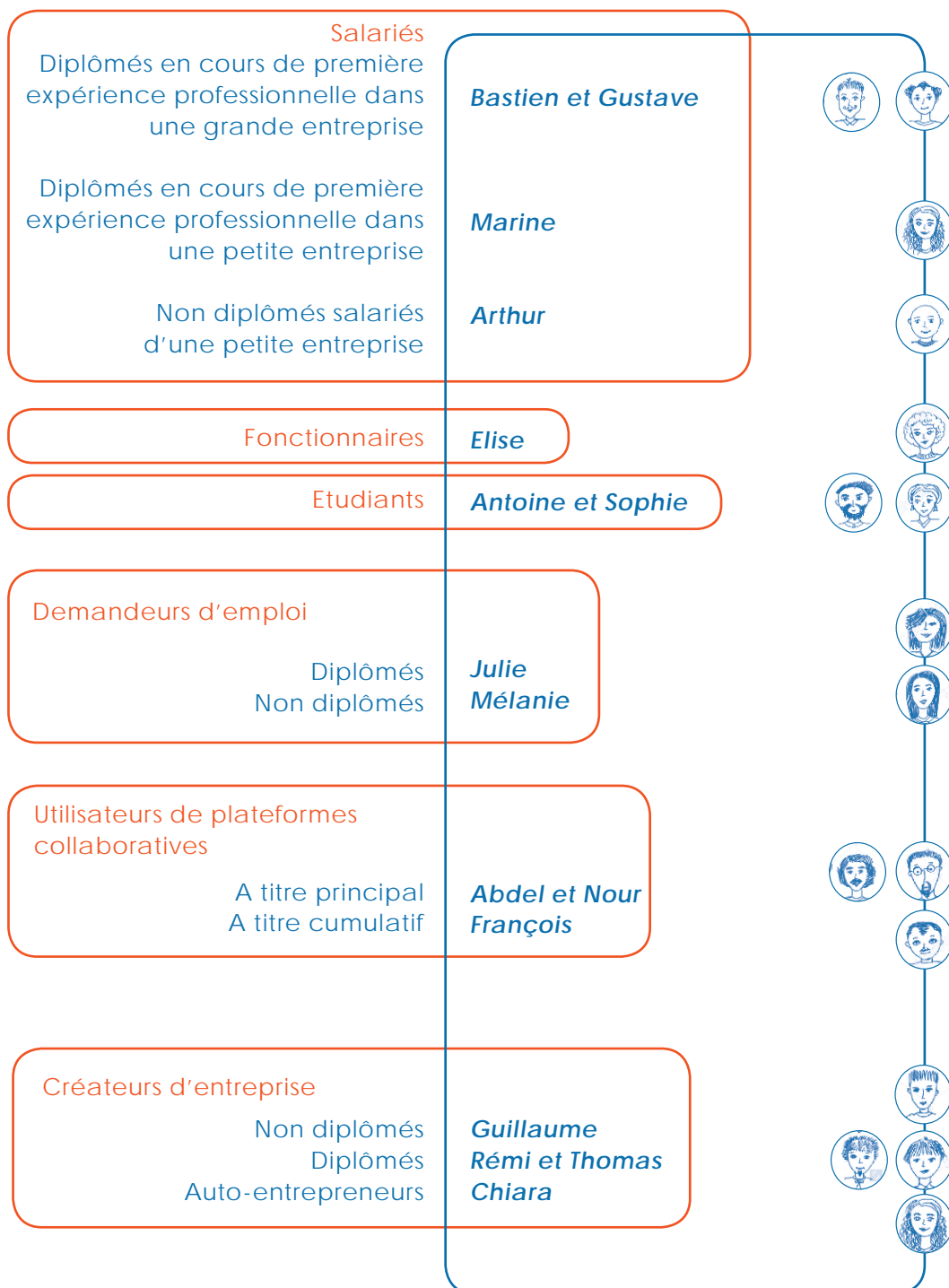
étude publiée en janvier 2017

REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

Les rencontres avec les seize jeunes de notre panel se sont déroulées sur les mois de novembre et décembre 2016, à Paris-Région parisienne et Bordeaux. Le casting s'est fait sur la base de critères préalablement identifiés (sexe, niveau d'études, statut professionnel, taille d'entreprise) afin de couvrir le plus large éventail de profils.

Les jeunes interrogés ont été identifiés par le biais de trois canaux : le bouche-à-oreille en s'appuyant sur des connaissances personnelles, des sites de mise en relation comme *Wanted*, Pôle Emploi.

Les profils



PRÉFACE

HALTE À LA JUVÉNOPHOBIE !

Il y a bien des manières d'enfermer la jeunesse dans des stéréotypes qui la dévalorisent.

En ce qui concerne le travail bien évidemment c'est un portrait en roi-fainéant qui en est dressé. A preuve ce sondage Ipsos pour le Monde (2011) : *selon 53% des Français les jeunes seraient paresseux*. Je ressens un agacement profond à chaque fois que, pour briller en société et faire penseur profond, on prétend découvrir la sentence que Platon prête à Socrate : « Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe, méprisent l'autorité et bavardent au lieu de travailler ». De l'antiquité aux temps présents la même plainte ? Apparemment oui si l'on en croit cet autre sondage (BVA, 2015) *74% des Français jugent que « les enfants d'aujourd'hui sont en général moins bien élevés qu'à l'époque où ils étaient eux-mêmes enfants »*. Il y a deux lectures possibles à cette litanie : d'une part la sempiternelle croyance au c'était-mieux-avant ou d'autre part l'ironie immobiliste du « rien de nouveau sous le soleil ».

D'un côté une jeunesse qui signe la décadence de nos sociétés, d'un autre côté un avenir sans invention, comme si tout était déjà joué dans une guerre inévitable des générations où les jeunes d'aujourd'hui seront les vieux grincheux de demain.

Les études et le sondage réalisés ou commandés par l'Union des Auto-Entrepreneurs démontrent que si paresse il y a, elle se trouve dans cette juvénophobie facile, et non chez les jeunes interrogés. Bien sûr il est vrai que « la jeunesse n'est qu'un mot » et que ces résultats montrent des lignes de fracture, qui se traduisent par des choix de vie, et sans doute des choix politiques multiples.

Il n'empêche que les jeunes interrogés peuvent bien être sans illusions, et savoir la fin de « l'emploi à vie » qu'ils ne sollicitent d'ailleurs guère (80% souhaitent avoir plusieurs employeurs ou plusieurs emplois dans leur vie et la fonction publique n'attire que 10% des répondants).

Mais ils ont compris l'importance du rebond, malgré la précarité, de l'entreprendre et de l'engagement (une étude de France Bénévolat a montré qu'entre 2010 et 2013 *l'engagement des moins de 15/35 ans dans le bénévolat a augmenté de 32%, contre 12% tous âges confondus !*).

Egoïstes ? Hédonistes ? Ou plus simplement prêts à se bagarrer pour un bonheur réaliste ? Prêts à se bagarrer pour la protection sociale qu'ils estiment due à chacun, prêts pour un travail autonome (d'où le succès du statut d'auto-entrepreneur), un travail où le niveau d'épanouissement personnel est aussi sollicité que le niveau de rémunération. Démotivés ? certainement pas ! Mais plus lucides et plus exigeants. Exigeants vis-à-vis de l'entreprise à qui ils réclament une adaptation aux nouveaux modes de travail, exigeants vis-à-vis de notre société où l'équité des droits sociaux apparaît une valeur de base.

Réinventer le travail ? Et non pas le fuir... voici « leur » travail, mais aussi le nôtre.

Eric Debarbieux
Professeur en Sciences de l'Education
Université Paris Est Créteil



INTRODUCTION

« *Écoutons ce que les jeunes ont à nous dire car il nous faudra les accompagner dans la formidable révolution du travail en cours* »



Les dernières années ont indiscutablement révélé la permanence d'un chômage endémique particulièrement chez les plus jeunes de nos concitoyens.

Même si la France n'a pas atteint le niveau record de certains pays européens, cette situation est devenue si symptomatique qu'elle pourrait s'apparenter à une forme de blocage de l'accès à l'emploi, révélatrice désormais d'un découragement de nos jeunes.

Parallèlement, avec l'émergence d'une demande de nouveaux services et des plateformes collaboratives, force est de constater que le travail indépendant ouvre des perspectives nouvelles d'activité auxquelles les jeunes accordent une attention particulière.

L'Union des Auto-Entrepreneurs (UAE) a souhaité aller plus loin pour réellement comprendre le regard porté par les jeunes sur le travail. Une étude quantitative a été réalisée et une vingtaine d'entretiens ont permis d'étayer et de préciser les points de vue mais surtout de mieux appréhender les ressorts, motivations et analyses des jeunes sur le travail.

Vivons-nous l'époque d'un désenchantement, l'époque d'une génération réellement instable, quel rapport ont-ils à l'entreprise, quelle forme de travail est plébiscitée, comment les jeunes envisagent leur parcours professionnel ?

Autant de questions qui ont été débattues dans le cadre d'une parole libre. Ils ont tous les profils, ils ont tous les âges, ils ont des niveaux de formation divers. Comment comprennent-ils leur avenir ?

Bonne lecture, au travail, la parole est aux jeunes.

François Hurel
Président de l'Union des Auto-Entrepreneurs



L'UNION DES AUTO-ENTREPRENEURS à l'initiative de l'étude *Le Travail : Paroles de jeunes*

L'UAE, organisation reconnue par les pouvoirs publics, a pour mission de promouvoir et de défendre le régime de l'auto-entrepreneur et d'accompagner ces derniers tout au long de leur projet, de l'installation au développement.

L'UAE assure la diffusion des connaissances en mettant à la disposition de tous les auto-entrepreneurs une plateforme d'informations et de services proposés par plusieurs partenaires officiels (CCI France, Fondation Le Roch-Les Mousquetaires, APCE, CIC, CSOEC, RAM, SAGE, Groupe La Poste) via son site web (www.union-auto-entrepreneurs.com) et également via son programme d'accompagnement « le Pass UAE » et ses actions de proximité en région.

Inspiration à poursuivre sur :
www.union-auto-entrepreneurs.com/qui-sommes-nous

LA FONDATION LE ROCH-LES MOUSQUETAIRES partenaire de l'étude *Le Travail : Paroles de jeunes*

Reconnue d'utilité publique, la Fondation Le Roch-Les Mousquetaires encourage les jeunes qui osent aujourd'hui se lancer dans la création d'activité. Qu'ils soient auto-entrepreneurs ou startapers, tous les entrepreneurs ont la même audace et tous les projets la même valeur.

Ainsi la Fondation Le Roch-Les Mousquetaires les accompagne grâce à ses deux concours déployés sur toute la France qui visent à les soutenir lors des phases décisives de leur activité et à encourager l'initiative économique dans les territoires :

- avec le *Prix de Audace*, elle récompense des auto-entrepreneurs innovants et déterminés qui se sont lancés avec succès depuis plus d'un an
- avec le *Prix « Coup de Pouce Le Roch-Les Mousquetaires »*, elle récompense les meilleurs business plans dans le cadre de concours organisés en collaboration avec les grandes écoles et les incubateurs de talents (HEC Entrepreneurs, EDHEC Lille, ESC Rouen-NEOMA, Mines Telecom, WebForce 3...)

Elle co-édite par ailleurs, avec l'Union des Auto-entrepreneurs, un Observatoire réalisé par l'Institut Opinion Way autour des grandes mutations du travail et de l'esprit d'entreprendre.

Résolument engagée pour le développement de l'esprit d'entreprendre, la Fondation Le Roch-Les Mousquetaires dote plus d'une vingtaine d'entrepreneurs chaque année, soit une enveloppe globale de 200.000 euros.

LA FONDATION A SOUHAITÉ S'ASSOCIER À CETTE ENQUÊTE AUPRÈS DES JEUNES AFIN DE CONTRIBUER À MIEUX CERNER ET À ENCOURAGER LES MOTEURS DE L'INITIATIVE ÉCONOMIQUE.

QUI SONT-ILS ?

LES JEUNES INTERROGÉS

Chiara, 29 ans *auto-entrepreneuse, créatrice d'un site de vente en ligne de bijoux*

Etudes : Chiara a effectué une licence de Psychologie et un BTS Diététique.

Parcours professionnel : Après ses études, Chiara a trouvé un emploi en CDI dans une société de nutrition à domicile pour les personnes âgées et malades. En parallèle, elle s'inscrit en tant qu'auto-entrepreneuse pour tester son projet de création de bijoux.

Situation actuelle : Chiara a démissionné il y a un an pour se lancer dans son activité à plein temps. Son chiffre d'affaires augmente régulièrement et elle étudie la possibilité de la création d'une société, essentiellement pour des questions fiscales.

François, 23 ans *étudiant en architecture et livreur d'une plateforme de livraison à domicile*

Etudes : François est étudiant en école d'architecture. Il est actuellement en master 1, après avoir fait une année de césure.

Parcours professionnel : Dans le cadre de ses études, François a effectué deux stages de 6 mois et 3 mois en agence d'architecture. En parallèle, il est également livreur d'une plateforme de livraison sur son temps libre, pour gagner un peu d'argent.

Parcours envisagé : François voudrait compléter sa formation d'architecture par le Diplôme d'Etat d'architecte HMNONP (habilitation de l'architecte diplômé d'Etat à l'exercice de la maîtrise d'œuvre en son nom propre). Avant de s'engager dans cette formation, François aimerait continuer à faire d'autres stages en architecture.

Antoine, 20 ans *étudiant en licence de physique-électronique*

Etudes : Antoine est étudiant en double licence de Physique-Electronique à l'université.

Parcours professionnel : Antoine a effectué des petits jobs d'été pour gagner un peu d'argent. Il a notamment été animateur dans un centre aéré et a aussi restauré des objets anciens.

Parcours envisagé : Après sa licence, Antoine souhaite intégrer l'Ecole Centrale-Supélec pour devenir ingénieur. Une fois ses études terminées, il compte travailler en tant que salarié quelques années, avant de monter sa propre entreprise.

Sophie, 22 ans *étudiante en ingénierie développement économique & territorial*

Etudes : Sophie est étudiante en master 2 Ingénierie Développement Economique & Territorial à l'université.

Parcours professionnel : Dans le cadre de ses études, Sophie a fait trois stages. Le premier était dans une banque, et le deuxième dans les ressources humaines. Pour son troisième stage, Sophie a intégré une association et a travaillé à son développement économique.

Parcours envisagé : Après son master 2, Sophie aimerait travailler en tant que chargée de projet dans une petite entreprise ou dans une collectivité locale.

Marine, 25 ans *consultante dans un cabinet de conseil*

Etudes : Marine a été diplômée d'une grande école de commerce en 2015.

Parcours professionnel : Pendant ses études, Marine, a effectué 4 stages : deux en communication, en agence puis chez l'annonceur, avant de s'orienter vers le conseil en réalisant ses deux derniers stages dans des cabinets de conseil.

Situation actuelle : Après avoir fait son stage de fin d'études dans un cabinet de conseil, Marine y a été embauchée en janvier 2016 en tant que consultante junior en gestion de projet. C'est son premier emploi. Aujourd'hui, elle commence à réfléchir aux évolutions possibles et se fait accompagner dans sa démarche par un coach pour définir son projet professionnel.

Mélanie, 28 ans *demandeuse d'emploi*

Etudes : Mélanie a dû arrêter ses études l'année de son baccalauréat pour des raisons personnelles.

Parcours professionnel : Au lycée, Mélanie travaillait à mi-temps pour une chaîne de restauration rapide. Après l'arrêt de ses études, Mélanie a travaillé en tant que gérante d'un vidéo-club pendant 3 ans. Suite à la fermeture de l'entreprise, elle a fait des gardes d'enfants pendant 2 ans. Elle a également travaillé ponctuellement pour des entreprises pour lesquelles elle effectuait des missions d'assistance administrative. Elle a ensuite été embauchée en CDD pendant 1 an ½ par une ville de taille moyenne, en tant que secrétaire médicale.

Situation actuelle : Mélanie est au chômage depuis la fin de son CDD en octobre dernier. Elle effectue depuis le 1er janvier une formation en gestion de paie. A terme, elle aimerait obtenir un poste dans le domaine de la comptabilité-gestion.

Thomas, 29 ans *dirigeant d'une agence de communication digitale*

Etudes : Thomas a fait une école de communication globale, dont il a été diplômé en 2008.

Parcours professionnel : Dès la fin de ses études, Thomas a lancé son agence de communication digitale. Il s'est associé avec un autre étudiant de sa promotion. Ils ont commencé par créer des sites internet de chez eux, avant de développer leur agence et leur clientèle.

Situation actuelle : Aujourd'hui, il est toujours directeur associé de son agence de communication digitale qui compte 2 associés, 1 salarié et 4 alternants.

Guillaume, 29 ans *chef d'entreprise dans le domaine de la restauration*

Etudes : Après son baccalauréat littéraire, Guillaume a suivi des cours d'histoire et de lettres modernes à l'université pendant 3 ans pour bénéficier du statut de sportif de haut niveau. Après avoir abandonné sa licence, il a souhaité s'orienter dans l'univers de la cuisine et a intégré un CAP dans ce domaine.

Parcours professionnel : Une fois diplômé de son CAP, il a travaillé comme chef cuisinier dans plusieurs restaurants, en France et à l'étranger. A son retour, il a choisi l'auto-entrepreneuriat pour devenir consultant auprès des restaurants. Il accompagnait les dirigeants dans la création de restaurants, la redéfinition des menus, et la rentabilité des établissements.

Situation actuelle : Guillaume s'est associé avec un profil plus commercial et a lancé son entreprise de traiteur en ligne depuis plus d'un an.

Nour, 25 ans *auto-entrepreneur et livreur d'une plateforme de livraison à domicile*

Etudes : Nour a arrêté ses études à 16 ans. Il a pris la décision de ne pas terminer son CAP Vente. Il est resté en relation avec la mission locale de sa ville pendant quelques années mais a décidé de ne pas reprendre ses études.

Parcours professionnel : A 25 ans, Nour a déjà travaillé pour de nombreuses enseignes : McDonald's, Quick, Zara, H&M, Muji, Disneyland Paris. Au cours de son parcours, Nour a connu essentiellement des missions en CDD et en intérim.

Situation actuelle : L'autonomie et la liberté sont primordiales pour Nour. Il s'est donc lancé dans l'économie de plateformes. Il ne dépend plus d'un manager direct et est rémunéré à la course. Depuis mai, il travaille pour la plateforme spécialisée dans la livraison de repas à domicile. Il bénéficie du statut d'auto-entrepreneur.

Elise, 28 ans *professeur d'espagnol*

Etudes : Après un cursus à la fac en licence puis en master de recherche en espagnol, Elise décide de s'envoler pour le Mexique durant quelques années. Après 4 années d'enseignement en Amérique Latine et de retour en France, elle passe le CAPES d'Espagnol.

Parcours professionnel : Afin d'assurer son indépendance, Elise a travaillé pendant ses études. Les années en tant que salariée chez McDonald puis dans un cinéma lui ont permis d'appréhender la réalité du monde du travail. Au Mexique, où elle a passé 4 années dans l'Alliance Française, elle travaille en tant que professeur de Français en langue étrangère (FLE) sous contrat mexicain. Cette expérience s'est révélée fondamentale dans la construction de son parcours professionnel.

Situation actuelle : Elise est aujourd'hui professeur certifié fonctionnaire d'espagnol. Elle est néo-titulaire. C'est sa première année en tant que professeur en France.

Gustave, 24 ans *auditeur interne dans un grand groupe bancaire*

Etudes : Gustave est diplômé d'école de commerce. Au cours de ses études, il a eu une vision de plus en plus précise de son plan de carrière. Grâce aux nombreux échanges avec ses professeurs et intervenants du monde professionnel et les stages effectués dans le cadre de son cursus, Gustave considère qu'il a été bien accompagné lors de son passage à la vie active.

Parcours professionnel : Lors de son premier stage, Gustave a découvert l'univers de la banque qui l'a séduit par la pluralité des missions et les possibilités d'évolution. Il a donc décidé d'effectuer ses stages suivants dans le même secteur qui offre selon lui de nombreuses opportunités.

Situation actuelle : Gustave est aujourd'hui auditeur interne dans un grand groupe bancaire. La transversalité et la possibilité d'évolution du poste ont guidé son choix.

Julie, 25 ans *demandeuse d'emploi*

Etudes : Ayant comme ambition de devenir directrice d'un hôtel, Julie entreprend d'abord des études de gestion. Lors d'un séjour en Espagne, elle découvre la stratégie d'entreprise et décide, à son retour en France, d'entreprendre un master 1 et 2 en stratégie d'entreprise et intelligence économique. Elle est aujourd'hui diplômée d'un master 2 en intelligence économique.

Parcours professionnel : Julie a effectué de nombreux stages au cours de sa formation. Elle a appris à faire de la gestion de projet dans des secteurs d'activités aussi variés que l'administration publique, la vente et le marketing. A l'issue de l'un de ses stages, elle a même reçu une proposition de CDI. Proposition qu'elle a refusée afin de poursuivre ses études.

Situation actuelle : Julie est demandeuse d'emploi depuis plus d'un an et regrette qu'il n'y ait pas plus d'offres d'emploi au sein de sa discipline.

Abdel, 26 ans chauffeur VTC

Etudes : Suite à un baccalauréat professionnel qui ne lui plait pas, Abdel décide d'arrêter ses études et de se lancer directement dans la vie active.

Parcours professionnel : Abdel a effectué des missions de manutention dans plus d'une vingtaine d'entreprises. Puis il a accepté une offre d'emploi en tant qu'employé principal d'un supermarché hard-discount. Suite au refus de la part de son directeur de le nommer assistant responsable, il démissionne et devient chauffeur VTC. Un an après, il est rappelé par le magasin qui lui propose le poste d'assistant responsable. Abdel accepte la mission en CDD mais décide de faire autre chose à l'issue du contrat. Acceptant une offre de la SNCF, il conduit les trains aux dépôts pendant presque un an.

Situation actuelle : Abdel est de nouveau chauffeur VTC aujourd'hui.

Rémi, 28 ans co-fondateur d'une société de voyages sur mesure

Etudes : Au cours de sa formation en école de commerce, Rémi choisit de se spécialiser en finance d'entreprise. Puis il entreprend, afin de compléter son cursus, un master en gestion de projet et en recherche et développement en école d'ingénieur.

Parcours professionnel : A l'issue de sa formation, Rémi a travaillé pendant deux ans dans une boîte de conseil en financement de R&D. Puis il bifurque et devient chef de projet Web afin de se rapprocher des opérations. Pendant deux ans, il travaille en collaboration et assure la fonction pivot entre une centaine de développeurs et de fonctionnels.

Situation actuelle : Depuis 2015, Rémi a créé une société de conciergerie de voyages sur mesure. La société s'adresse aux internautes désirant planifier leur voyage et aux tours opérateurs qui souhaitent développer leur clientèle en ligne. L'activité s'est développée et permet d'engranger aujourd'hui 1 million de volume d'affaires lié aux voyages vendus par leur intermédiaire.

Bastien, 25 ans ingénieur en informatique chez un grand constructeur automobile

Etudes : Bastien a fait des études d'ingénieur en informatique. Il choisit d'effectuer un voyage pendant plusieurs mois avant de débiter sa carrière professionnelle.

Parcours professionnel : Bastien a été à tour de rôle ouvrier, technicien et ingénieur au cours de ses stages. Ouvrier au sein d'une fonderie en Bretagne, technicien dans un hôpital en Chine puis ingénieur à Lyon dans le biomédical, ces expériences professionnelles lui ont permis de découvrir et d'évoluer à des postes différents.

Situation actuelle : Bastien est ingénieur informatique prestataire chez un grand constructeur automobile où il est en mission depuis un an. C'est son premier emploi.

Arthur, 26 ans conseiller technique chez un distributeur de matériaux de construction

Etudes : Arthur a passé un BEP puis un bac professionnel dans le secteur du bâtiment.

Parcours professionnel : Après avoir passé ses diplômes, Arthur est entré chez les Compagnons du Devoir. En devenant aspirant, il est devenu itinérant. Il a travaillé sur des chantiers dans de nombreuses villes en France. Avant de décrocher son CDI, Arthur a effectué essentiellement des CDD et des missions d'intérim.

Situation actuelle : Arthur est aujourd'hui en CDI. Il est vendeur conseiller technique en plomberie/carrelage chez un distributeur de matériaux de construction. Il travaille depuis trois ans au sein de ce lieu d'approvisionnement en matériaux Habitat et Construction, réservé aux professionnels des réseaux de distribution.





Le Travail, c'est quoi?

*Les valeurs qu'associent
les jeunes au travail*

POUR LES JEUNES QUE NOUS AVONS INTERROGÉS, LE TRAVAIL DOIT AUJOURD'HUI RÉPONDRE À DES ASPIRATIONS PLUS PERSONNELLES QU'HIER, CONTRIBUER À LA RÉALISATION DE SOI ET À L'ÉPANOUISSEMENT INDIVIDUEL.

QU'ILS SOIENT ÉTUDIANTS OU DÉJÀ ENTRÉS SUR LE MARCHÉ DE L'EMPLOI, TOUS PLACENT LA LIBERTÉ, L'ÉQUILIBRE DE VIE, LA RECONNAISSANCE, LA MOBILITÉ, LE RENOUVELLEMENT ET L'APPORT DE SENS EN TÊTE DE LEURS CRITÈRES. DES EXIGENCES À LA HAUSSE ET DES ATTENTES QUI DÉPASSENT LE STRICT CADRE PROFESSIONNEL ET LES CARCANS D'HIER. PROJÉTÉE, RÉALISÉE OU DÉJÀ CONTRARIÉE, CETTE VISION PARFOIS HÉDONISTE SEMBLE S'ÊTRE SUBSTITUÉE À DES OBJECTIFS PLUS CLASSIQUES DE CARRIÈRE, DE RÉMUNÉRATION OU DE PROJECTION ARRÊTÉE SUR UN MÉTIER OU UN TYPE D'ENTREPRISE.

LES ASPIRATIONS DES JEUNES AU TRAVAIL : PLAISIR, LIBERTÉ, CHANGEMENT ET UTILITÉ

LE PLAISIR, L'ENVIE ET L'INTÉRÊT DU JOB ARRIVENT EN TÊTE DES ASPIRATIONS, TOUS PROFILS CONFONDUS. LA LIBERTÉ EN EST L'UN DES RESSORTS, QUE CE SOIT CELLE D'ENTREPRENDRE, DE S'EXPRIMER OU DE S'ORGANISER DANS SON TRAVAIL...

« Réussir ma vie professionnelle, c'est m'épanouir, prendre du plaisir »

« Les critères pour moi les plus importants, c'est d'être épanoui dans ce que je fais, que j'y trouve de l'intérêt. J'ai choisi un métier de vocation, où on ne compte pas son temps. Autant être heureux dans l'entreprise et dans son travail » nous dit François, étudiant en architecture.

Pour Rémi, 28 ans, co-créateur d'une start-up dans le tourisme après une première expérience en tant que salarié « Réussir ma vie professionnelle, c'est m'épanouir, prendre du plaisir. Tant que je ne vais pas au travail en me disant « merde faut que j'aille bosser ». Je veux continuer à prendre au moins le même plaisir que j'ai pris depuis le début de ma carrière. Même en tant que salarié, j'ai toujours eu des boulots enrichissants où j'avais une certaine autonomie que je retrouve de façon décuplée avec la création d'entreprise ». Et pour Abdel, chauffeur de VTC depuis un an, après plusieurs expériences professionnelles « faire quelque chose qui me plaît un minimum. Déjà ça, c'est le principal. Aller à reculons au boulot, je l'ai fait. Mais je ne l'ai pas fait longtemps, il faut avoir envie et se donner. Faut surtout avoir envie ».



Aller à reculons au boulot, je l'ai fait. Mais je ne l'ai pas fait longtemps, il faut avoir envie et se donner. Faut surtout avoir envie

Abdel, 26 ans, chauffeur VTC



D'un point de vue générationnel, les gens acceptent moins la hiérarchie, et d'un autre côté, on a aussi moins envie de l'imposer

Thomas, 29ans, dirigeant d'une agence de communication digitale

« Je veux être libre dans mon travail »

Les jeunes revendiquent une grande autonomie dans leur futur métier. Derrière ce désir de liberté, les jeunes interrogés mettent la flexibilité des horaires, l'autonomie dans le travail et la dimension collaborative qui favorise un management moins vertical.

Ainsi pour Antoine, 20 ans, étudiant à Jussieu *« je n'ai pas envie de me fixer d'horaires, je veux être libre dans mon travail. Je n'ai pas envie de recevoir des ordres. Si j'ai trop de pression hiérarchique, je ne serai pas productif »*.

Chiara, auto-entrepreneuse depuis trois ans et qui a tourné le dos au salariat pour monter sa boutique en ligne de bijoux, a souhaité *« mener au bout son projet mais aussi vivre et s'organiser à son rythme. [...] J'accorde plus d'importance à la passion qu'aux avantages, sinon je serais restée salariée »*.

Vision confirmée par Thomas, 28 ans dirigeant d'une agence de communication digitale *« D'un point de vue générationnel, les gens acceptent moins la hiérarchie, et d'un autre côté, on a aussi moins envie de l'imposer, et plus envie d'impliquer les gens dans des décisions collaboratives »*.

« Le travail ? Il faut que ça se renouvelle, qu'il y ait de l'action »

Les jeunes interrogés trouvent cette envie et ce plaisir aussi dans le changement, soit parce que le travail se renouvelle, soit par des changements de jobs plus fréquents. La mobilité devient une valeur forte, presque un objectif en soi, puisque de nombreux jeunes se considèrent « en mission » plus qu'installés dans l'entreprise pour longtemps.

Toujours apprendre, tester différentes tailles d'entreprises et modes de travail, multiplier les expériences différentes dans des univers différents, travailler « en mode projet » plutôt que d'avoir un métier unique, pour les étudiants interrogés, le travail avant tout doit empêcher la monotonie, soulever des défis.

Pour Julie, 25 ans, titulaire d'un master 2 et demandeuse d'emploi depuis plus d'un an *« Ce que je préfère dans un travail, c'est de m'y sentir bien, de faire des choses qui m'intéressent, qui me plaisent, qui me permettent d'évoluer, d'apprendre constamment. Et de ne pas rester sur mes acquis »*.

Naturellement, chez les indépendants et les créateurs d'entreprise, cette notion est plus forte, mais elle se retrouve aussi chez les jeunes salariés. Cette mobilité correspond aussi pour certains à une polyvalence assumée.

Arthur, pour la première fois en CDI comme vendeur conseiller technique dans une chaîne de magasins dans le secteur du BTP a la conviction que *« Pour réussir sa vie professionnelle, il faut être touché à tout. C'est ce qui m'a sauvé sur le métier »*.

C'est aussi pour cela que beaucoup se tournent vers la création d'entreprise ou d'activité. C'est le cas de Guillaume, jeune entrepreneur de 29 ans au parcours atypique *« Qu'est ce qui me fait avancer dans le travail ? Que ça se renouvelle, qu'il y ait de l'action. Il me faut des défis à court terme pour me motiver. Ça ne me dérangerait pas de réattaquer autre chose », ou de Chiara « dans mon projet, j'ai plusieurs casquettes : créatrice, commerciale, attachée de presse, parfois graphiste... on ne s'ennuie pas et on apprend sans cesse »*.

Pour les plus diplômés, cette soif de découvertes et d'expériences peut aussi impliquer une forme d'impatience et ils se disent prêts très vite à bifurquer et à changer d'orientation. Pour Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil, en CDI depuis un an « Réussir sa vie professionnelle, c'est avoir plusieurs métiers différents. Je ne resterai a priori pas plus de 2 ans dans la même entreprise, sauf s'il s'agit d'un projet de plus longue haleine, que j'aurai à cœur de mener à terme ».

Ce besoin de renouvellement porte parfois en lui des exigences fortes sur les critères du poste (contenu, rémunération mais aussi sur la dimension managériale). Ainsi Marine nous a fait part de son questionnement, après plusieurs stages et une première expérience professionnelle décevante « Je fais partie d'une génération qui attend beaucoup de ses employeurs. On est sans cesse sur de nouveaux sujets, on rencontre plein de monde, on a beaucoup d'opportunités. Je ne vois pas ma vie tracée en allant vers le haut ou vers un poste en particulier. Je me laisse toutes les portes ouvertes. Depuis six mois, je suis en contact avec un coach pour me poser pour réfléchir à ce qui me plaît, ce que je veux faire, quitte à identifier plusieurs voies ».

Pour ceux qui sont entrés tôt dans la vie professionnelle, ces changements sont souvent plus subis que choisis, se traduisant par la succession de contrats et donc d'expériences courtes. Ils peuvent être revendiqués comme un moyen de préserver sa liberté.

C'est le cas de Nour, intérimaire actuellement au chômage n'ayant pas fait d'études supérieures et ayant accumulé les petits boulots « Si on arrive à avoir un CDI dans une entreprise, c'est qu'on est prêt à rester 3, 4 ans, 5 ans. Ce n'est pas tu me prends en CDI pour me virer au bout d'un an ou 6 mois. Pour l'instant je n'ai pas ça dans ma vie. Je ne me dis pas que c'est l'argent qui va faire ma vie. C'est pour ça que je n'ai jamais eu envie d'être cloisonné quelque part ».

Pour d'autres, la stabilité reste une valeur forte. Arthur, titulaire d'un CAP se réjouit de son CDI après plusieurs expériences courtes « Avant j'étais très vagabond, j'étais en intérim. Ça payait bien mais je préférais avoir un salaire fixe moins élevé et du temps pour ma famille ».

« Faire quelque chose d'utile aux autres, pour la société »

La quête de sens semble être une tendance forte. La recherche d'un travail utile à la société est une aspiration puissante des jeunes.



Ce qui me plairait ? Faire ce qui me passionne dans mon boulot : créer des instruments de musique ou développer des prothèses pour handicapés, pour aider les gens, être utile

Antoine, 20 ans, étudiant à Jussieu

Beaucoup recherchent du sens à ce qu'ils font. Ils n'excluent pas pour certains l'intégration de cette passion à leur projet professionnel à travers notamment la création d'entreprise. Antoine rêve ainsi d'allier plus tard métier et passion : « J'ai choisi le métier d'ingénieur car il correspond à ma passion pour la robotique et la musique. Ce qui me plairait ? Faire ce qui me passionne dans mon boulot : créer des instruments de musique. Ou développer des prothèses pour handicapés, pour aider les gens, être utile ».

Un engagement qui peut aller vers la recherche d'un job en affinité avec une recherche d'utilité sociale.

Une quête de sens revendiquée par Sophie, 22 ans, étudiante en master 2 ingénierie du développement territorial « La motivation, ce n'est pas la rémunération. Ce serait plutôt faire quelque chose d'utile aux autres, pour la société. C'est un peu idéaliste. Mais pour moi si je ne fais pas quelque chose d'utile, ça ne me sert à rien ».

Marine « Je souhaite donner un sens à ce que je fais, c'est ce que je ne retrouve pas dans mon métier actuel. Le secteur public m'attire plus. J'aimerais mettre mes capacités d'organisation au service d'une cause, travailler pour l'intérêt général » ou Mélanie, qui a dû interrompre ses études, au chômage depuis début novembre après avoir multiplié les CDD « Ma priorité c'est de rendre service. C'est une satisfaction personnelle, quand on rentre chez soi le soir, d'avoir pu aider 10-15 personnes. [...] C'est aussi le contact avec les gens ».



EQUILIBRE VIE PRO, VIE PERSO, RECONNAISSANCE ET RÉMUNÉRATION, RELATIONS HUMAINES, INTÉGRATION ET ASCENSION SOCIALE : DES EXIGENCES À LA HAUSSE

LES EXIGENCES DES JEUNES INTERVIEWÉS QUANT À LEUR MÉTIER ACTUEL OU FUTUR SONT NOMBREUSES, PARFOIS MÊME CONFLICTUELLES, L'ENGAGEMENT PROFESSIONNEL EST BIEN SÛR VARIABLE SELON L'INTENSITÉ ET L'APPROPRIATION DU PROJET ET ILS SONT NOMBREUX À SOUHAITER PRÉSERVER UN ÉQUILIBRE ENTRE VIE PERSONNELLE ET VIE PROFESSIONNELLE, MÊME SI LA FRONTIÈRE ENTRE LES DEUX N'EST PLUS SI ÉTANCHE. BEAUCOUP SE DISENT PRÊTS À SACRIFIER CET ÉQUILIBRE TEMPORAIREMENT POUR MENER À BIEN UN PROJET DE CRÉATION D'ENTREPRISE. MAIS À CONDITION QUE LE TRAVAIL SOIT PORTEUR D'ÉPANOUISSEMENT PERSONNEL.

« Ne pas se faire bouffer par le travail »

Bastien, jeune ingénieur de 25 ans, qui a choisi un grand constructeur automobile pour première expérience professionnelle, est très attaché à préserver sa sphère privée *« Aujourd'hui, les gens veulent avoir une vie à côté du travail, pouvoir évoluer en dehors du cadre du travail. Je n'ai pas envie de me faire bouffer par le travail. J'ai un ami qui finit à 23h le soir : il se fait avoir. Si on me demandait la même chose, je mettrais le hola »*. Pour Guillaume, chef d'entreprise depuis un an, s'épanouir dans sa passion est indispensable pour équilibrer un travail très prenant *« J'ai repris l'entraînement de Triathlon. Je bosse une soixantaine d'heures par semaine mais plus le week-end. J'ai repris le sport après avoir arrêté à cause du boulot. J'en avais vraiment besoin, mon équilibre de vie était en jeu. Demain, je voudrais pouvoir entraîner des jeunes, donc dégager plus de temps »*.

Une exigence qui trouve parfois ses limites dans le rythme de travail imposé par son employeur. Marine tempère ainsi *« Pour mon bien être, il me faut à la fois un environnement de travail qui me plaise et des engagements ou activités extra-professionnelles, qui sont difficiles à concilier avec un rythme de travail intense. Je ne trouve pas que ça soit la longueur de la journée de travail qui fasse sa qualité. Mais les journées à rallonge sont pourtant encore bien vues en France, surtout dans le conseil »*.

« La frontière entre vie personnelle et vie de travail est fine et très poreuse »

Le « temps pour soi » n'est pas pour autant toujours cloisonné avec la sphère professionnelle. Les passerelles peuvent être plus ou moins nombreuses.

Ainsi pour Gustave, 24 ans, cadre dans l'audit interne dans une grande banque, *« Pour moi, la frontière entre vie personnelle et vie de travail est fine et très poreuse. Après tout est une question d'organisation »* ou Rémi, co-créateur d'une start-up dans le tourisme *« J'assimile le travail à une source d'épanouissement personnel. Pour moi les deux sont très liés. Maintenant que je suis créateur d'entreprise, entre la vie personnelle et la vie professionnelle, la frontière est très mince »*.

Pour la plupart, le temps consacré à leur travail devra évoluer en fonction des étapes de leur vie personnelle. Ainsi, beaucoup envisagent des changements au moment où ils fonderont une famille.

Abdel, chauffeur VTC après avoir multiplié les petits boulots, est en recherche de CDI pour retrouver un équilibre personnel *« Je me suis marié, alors je me suis dit qu'il fallait que je me pose »*. *« Je préfère faire 35h et gagner 1000€ de moins, et être présent pour*

“ Je suis encore jeune, mais si un jour
j'ai une vie de famille, j'aurai envie de
passer plus de temps avec eux et avoir
du temps pour moi

Thomas, 29 ans, dirigeant d'une agence de communication digitale

ma femme et mon fils. J'aurai réussi quand j'arriverai vraiment à associer le boulot et la maison » ou *Thomas, qui a souhaité se lancer avant d'avoir des enfants « En ce moment, je fais du 10h – 00h, presque 6 jours sur 7. On vient un peu le samedi, un peu le dimanche. Je suis encore jeune, mais si un jour j'ai une vie de famille, j'aurai envie de passer plus de temps avec eux, et avoir du temps pour moi ».*

Les jeunes placent les relations humaines en tête de leurs critères sans pour autant négliger la rémunération. Ils n'opposent pas les différents critères et « veulent tout », sans exclusive. La reconnaissance n'est plus limitée à la promotion salariale ou hiérarchique pour investir une dimension symbolique qui passe par la confiance, l'autonomie et la responsabilité, favorisée par le travail collaboratif en mode projet.

« Avoir de la reconnaissance »

L'idéal semble celui du travail collaboratif et d'un management qui aide à faire progresser. Etre reconnu et valorisé pour ce qu'on fait est une exigence en hausse.

Pour Antoine « Une vie professionnelle réussie : avoir eu un projet et l'avoir abouti, et en avoir de la reconnaissance ». ou *Marine « J'ai besoin de la reconnaissance de mon employeur qui se traduise par une évolution rapide en termes de responsabilité. Le salaire après ».*

Ce que confirme Guillaume, aujourd'hui à son compte, mais qui a vécu plusieurs expériences en tant que salarié dans un milieu, celui de la restauration, où le rythme de travail est très dur et le management très dirigiste : *« Les relations humaines, le management sont essentiels : on ne peut être efficace avec des horaires à rallonge, du travail le dimanche, des semaines de 6 jours. Je ne veux pas d'une relation chef-subordonnés ».*

« Avoir une équipe avec laquelle je m'entends bien et j'ai envie de travailler »

Le lien social avec le monde professionnel reste important pour les actifs comme pour les étudiants. *Pour François, qui dans le cadre de ses études d'architecte, a déjà travaillé dans plusieurs cabinets « L'ambiance au travail, la relation entre salariés, et même la relation salarié/patron sont très importantes pour l'épanouissement, la qualité de travail et l'avancement des projets. Si on a passé un week-end à travailler à l'agence, et qu'on s'entend bien avec ses patrons, ils vont nous le rendre ».* *Pour Elise, jeune professeur d'espagnol de 28 ans « Le lien social, être avec une équipe, pouvoir rencontrer des gens, surtout à Paris. Avoir une équipe avec laquelle je m'entends bien et j'ai envie de travailler. Pas juste faire mon travail et partir »* ou *pour Julie « Ce qui est important dans le travail : l'environnement de travail, que l'ambiance soit agréable, que les gens fonctionnent bien entre eux, qu'il y ait de la communication ».*

« La rémunération dans un second temps »

Dans ce contexte, la rémunération reste bien sûr un impératif, mais loin derrière le contenu du job et la qualité des relations humaines. *Ainsi pour Gustave « Forcément l'intérêt des missions et forcément la rémunération dans un second temps »* ou *pour Bastien, déçu par la qualité des relations qu'il trouve chez son premier employeur : « Le contenu du poste puis l'ambiance et s'il y a l'argent tant qu'à faire. [...] Les relations avec les collègues, les supérieurs, l'ambiance de travail et être confortablement installé ».*

LE TRAVAIL : UNE VALEUR SOCIALE MOINS PARTAGÉE

« S'il n'y a pas de travail, il n'y a pas de vie sociale, il n'y a pas de France »

Le rôle social du travail divise nos jeunes : entre ceux qui l'évoquent encore comme un pilier fondamental de notre société, en termes d'ascension et d'insertion sociale, et ceux pour qui l'image du travail est en souffrance.

Pour Gustave, l'entreprise est encore le lieu de l'ascension sociales, à commencer par celle de son père « *L'entreprise, c'est un lieu où l'on peut s'épanouir professionnellement notamment mais également personnellement, parce que c'est là où l'on peut relever des challenges et évoluer. C'est également un ascenseur social. Moi mon père a commencé chez EDF dans les poteaux électriques et il est directeur maintenant. Dans les entreprises il y en a toujours des personnes qui ont fait de très belles carrières, qui ont commencé bas et qui montent très vite. D'autres qui commencent haut et qui stagnent après. L'entreprise est le seul ascenseur social que l'on peut avoir aujourd'hui* ».

Pour Nour, auto-entrepreneur depuis mai et non diplômé, le travail est l'une des conditions de l'insertion dans la société. Il a vécu une période sans travail, où il est resté chez lui, coupé de toute vie sociale « *C'est dur le travail. Après s'il n'y a pas de travail, il n'y a pas de vie sociale, il n'y a pas de France, il n'y a pas de pays, il n'y a rien. Si on ne travaille pas, on se marginalise. On devient quelqu'un qui ne veut plus rire, qui ne veut plus sortir, rencontrer des personnes. C'est le pouvoir d'achat qui fait qu'on rencontre des gens, même tes copains, même tes proches* ».

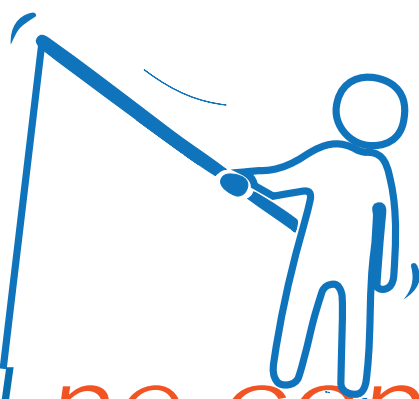
Rémi juge la valeur travail en perte de vitesse chez les jeunes générations « *Il y a une perception du travail dans la pensée commune qui est assez déplorable. Chez les jeunes en particulier, le travail est assimilé à une obligation, à une corvée. C'est certes une obligation mais pour moi ça devrait être quelque chose qui doit être plaisant. A chaque fois qu'on parle de durcir les conditions de travail, c'est la seule chose qui fait descendre les gens dans la rue. Le travail a très mauvaise réputation aujourd'hui. Il y a des travaux plus pénibles que d'autres, j'en conviens tout à fait. Ce n'est pas à la mode. Je ne trouve pas qu'il y ait une adhésion forte en faveur du travail* ».



Chez les jeunes en particulier, le travail est **assimilé à une obligation**, à une corvée.

Rémi, 28 ans, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure





« Le **CDI** ne constitue plus le **Graal** d'autrefois »



Génération « instabilité » ?

Du chômage au CDI,

Les réalités du travail

LA PERCEPTION DU MARCHÉ DU TRAVAIL DIFFÈRE FORTEMENT EN FONCTION DU PARCOURS DES JEUNES INTERROGÉS.

SI LES DIPLÔMÉS RENCONTRENT GÉNÉRALEMENT MOINS DE DIFFICULTÉS À L'ENTRÉE ET ARRIVENT À TROUVER UN EMPLOI, CE DERNIER NE CORRESPOND PAS TOUJOURS ENTIÈREMENT À LEURS ATTENTES. LA RÉALITÉ EST DIFFÉRENTE POUR LES JEUNES QUI ONT ÉTÉ MOINS BIEN PRÉPARÉS À CETTE INSERTION : ENCHAÎNEMENT DE CONTRATS COURTS AVEC EN INTERMITTENCE DES PÉRIODES DE CHÔMAGE. LA *GIG ECONOMY* OU ÉCONOMIE DES PETITS BOULOTS EST ALORS UNE RÉALITÉ QUE CONNAISSENT DE PLUS EN PLUS DE JEUNES. FACE À CETTE INSTABILITÉ, LES PLUS PRÉCAIRES FONT DU CDI UN GAGE DE SÉCURITÉ QUITTE À RENONCER À UNE RÉMUNÉRATION PLUS ÉLEVÉE. POUR CEUX POUR QUI L'INSERTION PROFESSIONNELLE NE FAISAIT PAS DE DOUTE, LE CDI NE CONSTITUE PLUS LE GRAAL D'AUTREFOIS. IL FAUT CHANGER DE MÉTIER, DE POSTE, D'ENTREPRISE POUR MONTER EN COMPÉTENCES.

LA QUÊTE DU PREMIER EMPLOI : DES RÉALITÉS CONTRASTÉES

TROUVER UN PREMIER EMPLOI EST UNE EXPÉRIENCE QUI REVÊT DIFFÉRENTES RÉALITÉS. SELON LES RESSOURCES SOCIALES, ÉCONOMIQUES ET PROFESSIONNELLES DES JEUNES INTERROGÉS, TROUVER UN PREMIER EMPLOI SE RÉVÈLE ÊTRE UN PARCOURS DU COMBATTANT OU UNE FORMALITÉ. ET AU-DELÀ DE LA CAPACITÉ À TROUVER UN EMPLOI, EN TROUVER UN CORRESPONDANT AUX BESOINS ET À L'ASPIRATION DE CES JEUNES S'AVÈRE BEAUCOUP PLUS COMPLIQUÉ.

« J'ai fait un CDI de fin d'études »

Les difficultés d'insertion ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Pour les jeunes issus de cursus d'école de commerce ou d'ingénieurs, préparés au monde du travail par leur formation, l'insertion est souvent naturelle et immédiate. Pour *Gustave, 24 ans, cadre dans l'audit interne ayant effectué son cursus en école de commerce* « *En école de commerce, on n'a pas forcément de difficulté parce qu'on fait des stages tout le temps, on se fait des contacts. Il y a un réseau* ». Sur son insertion sur le marché de l'emploi « *Je n'ai pas eu de temps mort, j'ai fait mes entretiens pendant mon stage de fin d'études* ».

De même, *Rémi, 28 ans, co-créateur d'une start-up dans le tourisme et double diplômé d'école de commerce et d'une école d'ingénieur* « *J'ai trouvé mon CDI pendant mes études donc je suis devenu salarié tout de suite en sortant de l'école. [...] Plutôt que de faire un stage de fin d'études j'ai fait un CDI de fin d'études* ».

« Il faut trimer quand on est jeune »

Cependant, la réalité n'est pas la même pour les jeunes n'ayant pas fait d'études secondaires ou issus de cursus universitaires très peu tournés vers l'insertion professionnelle. La majorité n'a pas obtenu un CDI dès la sortie des études et la période d'insertion professionnelle a été difficile. Beaucoup ont enchaîné de façon précaire CDD et petits boulots pour s'en sortir et gagner en expérience.

Arthur, 26 ans, conseiller technique chez un distributeur de matériaux de construction, raconte « *J'ai été stagiaire, j'ai démarré des CDD d'un mois, deux mois, après j'ai bougé de ville, j'ai fait un an, j'ai rechangé de ville, j'ai fait 6 mois, et après finalement comme le marché du travail était dur, j'ai fait beaucoup d'intérim, avant de trouver un CDI* ».

Le cumul d'activités est alors courant pour les jeunes qui cherchent à s'en sortir.

« Il faut trimer quand on est jeune. C'est pour cela que je fais des trucs en dehors, que j'ai fait des doubles emplois pendant un moment quand je suis sorti des CDD, que j'ai fait du chômage » explique Arthur.

La recherche d'emploi peut être un vrai parcours du combattant pour ceux qui ne sont pas suffisamment préparés.

Julie, 25 ans, titulaire d'un master 2 et demandeuse d'emploi depuis plus d'un an *« Au niveau de la recherche, beaucoup de marchés cachés, d'annonces qu'on ne connaît pas. On n'est pas forcément bien préparés pour entrer dans le monde du travail »*.

Pour l'ensemble des jeunes interrogés, il est toujours possible de travailler mais les voies prises ne sont pas toujours celles espérées.

Abdel, chauffeur VTC, après avoir multiplié les petits boulots et non diplômé raconte *« A chaque fois que j'ai cherché, j'ai trouvé. C'est pareil autour de moi. Et puis on a des connaissances, on a des gens autour de nous, donc il y a toujours moyen de bosser »*.

Mélanie, qui a dû interrompre ses études, au chômage depuis début novembre après avoir multiplié les CDD *« J'avais besoin de travailler, peu importe ce que je devais faire. Après il y a d'autres personnes qui ne sont pas comme ça. Si je n'avais pas accepté ce boulot [garde d'enfants, ndlr], je serai peut-être restée plus longtemps au chômage »*.



Mes colocataires ont tous trouvé du boulot assez facilement mais pas le boulot qu'ils espéraient

Guillaume, 29 ans, créateur d'entreprise dans le domaine de la restauration

« Compiqué de trouver un travail qui corresponde à ses attentes »

La plupart des jeunes interrogés notent la difficulté de trouver un emploi à la hauteur de leurs attentes. Trouver n'est pas un problème en soi mais trouver un emploi qui leur corresponde se révèle une entreprise beaucoup plus compliquée.

Guillaume, 29 ans, chef d'entreprise depuis un an *« Mes colocataires ont tous trouvé du boulot assez facilement mais pas le boulot qu'ils espéraient. Un de mes colocataires a mis plus d'un an pour trouver car il était aidé par ses parents, les autres n'ont pas eu le choix »*.

Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil, en CDI depuis un an *« Autour de moi tous ont eu un travail mais au bout de six mois beaucoup ont changé de boîte car ça ne correspondait pas à ce qu'ils voulaient. [...] Ça n'est pas compliqué de trouver un travail mais beaucoup plus de trouver un travail qui corresponde à ses attentes. On est confrontés à des désillusions »*.

La peur de devoir exercer un travail qui ne correspond pas aux attentes est donc une des préoccupations majeures des jeunes interrogés qui racontent leurs doutes et la crainte de la surqualification.

Elise, professeur d'espagnol de 29 ans « J'avais surtout peur d'être obligée d'accepter un travail pour lequel j'étais trop qualifiée [avant de faire le choix de l'enseignement ndlr], qui ne correspondait pas à mes attentes ».

Julie, demandeuse d'emploi depuis 1 an témoigne « Le marché du travail est très complexe aussi. Par exemple, je suis diplômée d'un master 2 et si je pose une candidature sur un poste d'assistante où on demande un Bac +2 je vais être pénalisée et on ne va pas me solliciter alors que je suis parfaitement capable de faire ces missions ».

LE CHÔMAGE : CETTE RÉALITÉ BIEN CONNUE DES JEUNES

LE CHÔMAGE EST UNE RÉALITÉ PRÉSENTE À L'ESPRIT DE TOUS LES JEUNES INTERROGÉS. ACTIFS, EN RECHERCHE D'EMPLOI OU ÉTUDIANT, CHACUN A RENCONTRÉ AU COURS DE SON PARCOURS LE CHÔMAGE DIRECTEMENT OU INDIRECTEMENT.

« On se dit qu'on passe tous par une période de chômage »

Mais leur perception du chômage dépend souvent de leur propre expérience. Pour ceux qui ont choisi des voies engorgées ou aux débouchés limités, le chômage apparaît comme un horizon inévitable.

François, 23 ans, étudiant en architecture « Je vais attendre d'être diplômé avant d'être au chômage. Avec mes amis en architecture, on se « vanne » souvent dessus. Ceux qui sont en dernière année disent : « la prochaine inscription, c'est à Pôle emploi ». Pour d'autres, le chômage constitue ou a constitué une réalité, une période de leur vie plus ou moins longue.

Elise « Au début, on se dit que c'est normal, que l'on passe tous par une période de chômage, le temps de chercher. Après on se dévalorise quand l'on voit le nombre de personnes aussi qualifiées que nous dans la même situation ».

Enfin, pour certains, c'est une problématique dont ils ont conscience mais qui ne les concerne pas directement.

Gustave, cadre dans l'audit interne « Quand on choisit de travailler dans un groupe bancaire, en théorie on s'éloigne de la problématique du chômage ».

Leurs préoccupations sont alors toutes autres comme le souligne Bastien, ingénieur « Tout le monde a trouvé autour de moi. Je n'y pense pas trop, cela ne m'empêche pas de dormir le soir. Ce dont j'aurais peur c'est de me cloisonner dans une voie qui ne me correspond pas, car pour le moment je peux aller où je veux mais après je vais me spécialiser de plus en plus ».

« Le chômage c'est génial »

Le rapport qu'entretiennent alors les jeunes avec cette période de leur vie est contrastée. Pour certains, le chômage représente l'occasion de changer de métier, de se former, de s'accorder un temps de réflexion.

« Le chômage va me permettre de reprendre une formation, de faire autre chose, et de m'ouvrir à d'autres métiers » explique Mélanie, en recherche d'emploi.

Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure, a pour sa part une vision très positive des aides offertes par l'Etat aux demandeurs d'emploi « Le chômage c'est génial, pendant deux ans l'état a financé ma création d'entreprise ».

Des aides qui ne sont pas toujours connues et perçues par l'ensemble des jeunes, comme le rappelle Arthur, conseiller technique chez un distributeur de matériaux de construction.

« Il y a des aides, elles existent mais on n'est pas informé. Et quand on ne fait pas partie du système, on se dit que ça ne marche pas. Je pense que le système est bien fait mais qu'il n'y a pas assez d'infos. On n'est pas assez aiguillé » tranche-t-il.

Pour d'autres, les conditions très avantageuses du chômage en France peuvent s'avérer contre-productives.

Abdel, chauffeur VTC, qui a multiplié les petits boulots « J'ai l'impression qu'ici on nous pousse à rien foutre. Sincèrement j'ai été au chômage, si je ne me mettais pas un coup de pied au cul, je serais resté au chômage. En gros vous êtes payé, donc vous êtes libre ».

« Il y a toujours des opportunités de travail »

Cependant la plupart des jeunes s'accordent sur un point : tout plutôt que l'inactivité. Pour contourner le chômage, d'autres voies sont alors envisagées. La création d'entreprise est une option évoquée, mais elle n'est pas la seule.

Guillaume, chef d'entreprise dans la restauration ironise : « J'y suis allé une fois au chômage. Quand j'ai vu le nombre de papiers à remplir, j'ai trouvé du travail c'était plus simple ». Dans le domaine des petits jobs, le choix est pléthorique avec parfois des formes de travail plus précaires, mais qui permettent à certains jeunes de sortir de l'inactivité.

Arthur « J'ai fait mes CDD et je suis tombé au chômage avant mes intérim. Je ne trouvais pas, il n'y avait rien. C'était le moment où il y avait les crises et c'était compliqué. L'intérim, ça dépannait. Mais jamais des contrats longs car il y avait trop de monde. Et si vous êtes trop qualifié, au bout d'un moment, on en met un moins cher devant vous ».

« Il y a pleins de petits boulots. Je me dis qu'on peut toujours aller voir ailleurs Il y a toujours des opportunités de travail qui ne demandent pas beaucoup de compétences » raconte François, étudiant et livreur une plateforme de livraison de repas à domicile.

Tout en ajoutant : « Ce que je fais en ce moment [livreur ndlr] permet à plein de personnes de ne pas être au chômage ».



Ceux qui sont en dernière année [d'architecture ndlr] disent : La prochaine inscription, c'est à Pôle Emploi.

François, 23 ans,
étudiant en architecture



Le chômage va me permettre de reprendre une formation, de faire autre chose et de m'ouvrir à d'autres métiers

Mélanie, 28 ans, demandeuse d'emploi

LE CDI COMME HORIZON GARANT D'UNE PROTECTION SOCIALE ?

LA PERCEPTION DU CDI EST LIÉE AU RAPPORT À LA SÉCURITÉ DE L'EMPLOI QUI DÉPEND LARGEMENT DU PARCOURS DES JEUNES INTERROGÉS.

« Le CDI, c'est la solidité de pouvoir avoir un projet »

Pour certains, le CDI continue à constituer le Graal pour accéder à la stabilité rêvée, notamment pour la vie de famille.

« Je vois mon conjoint qui est en CDI. Il sait où il sera demain, dans 5 ans... C'est la solidité de pouvoir avoir un projet et de faire des crédits. [...] Maintenant je recherche un CDI pour acheter un appartement, pour ne plus réfléchir à demain et ne plus m'inquiéter » affirme **Mélanie, au chômage après plusieurs CDD.**

Pour certains jeunes, le CDI permet d'envisager sereinement de fonder une famille et offre la possibilité de créer un projet professionnel sur le long cours.

Pour **Abdel, chauffeur VTC** *« Là je pense que je vais me poser un peu. Je vieillis. Si je ne trouve pas un CDI, un emploi stable, je vais pas gagner en compétences et pour trouver un travail après, ça sera plus compliqué. Il faut faire des choix ».*

Un CDI implique parfois une rémunération moins élevée mais certains jeunes sont prêts à « payer ce prix-là » pour avoir plus de sécurité.

Arthur, conseiller technique chez un distributeur de matériaux de construction *« Un CDI, c'est pour être stable, pour pouvoir m'installer, pour pouvoir héberger ma copine, pour pouvoir subvenir aux besoins que j'ai maintenant. [...] Cela fait longtemps que je travaille mais c'est ma première expérience où j'ai un CDI ».*

Alors que pour d'autres jeunes interrogés, la question du contrat court ou du contrat long ne se pose même pas.

« Mon contrat sera un CDI. On manque d'ingénieurs et ce métier ne connaît pas le chômage. Aucun risque de chômage. Cela ne m'a même jamais effleuré l'esprit » raconte **Antoine, étudiant.**

Selon quelques jeunes, le CDI ne constitue plus un rempart dans un monde perçu comme incertain. *« Finalement, on peut avoir un CDI et ne pas être protégé du chômage. Quand sa boîte ferme par exemple »* met en garde **Elise, professeur d'espagnol**, dont certains amis ont déjà été licenciés économiquement.

« Le CDI convient à énormément de gens, moi ça n'est pas mon truc »

D'autres jeunes assument les contrats courts et refusent de s'enfermer dans un CDI, synonyme de routine de leur point de vue.

C'est le cas de **Nour, auto-entrepreneur travaillant pour une plateforme de livraison de repas** *« Un CDI faut être chez soi, il faut tout le temps se coucher à 23h, faut tout le temps se réveiller à 6h. Se réveiller le matin pour tous les jours aller au travail, c'est une routine que je n'ai pas encore envie de connaître ».*

Pour d'autres, le CDI ne constitue tout simplement pas la bonne option.

« Le CDI convient à énormément de gens, moi ça n'est pas mon truc. Mais il y a beaucoup de gens pour lesquels c'est une vraie finalité d'avoir un emploi stable. En contrepartie,

aujourd'hui, je ne sais pas si je pourrais avoir un prêt immobilier » précise Guillaume, chef d'entreprise dans la restauration.

Enfin pour d'autres jeunes interrogés, le CDI est un concept dépassé car les jeunes générations seront amenées à changer de poste beaucoup plus souvent que leurs aînés. *« A terme cela ne devrait plus exister comme type de contrat »* prédit Gustave, cadre dans un groupe bancaire, qui songe à la mise en place d'un contrat unique. Il ajoute *« Je suis embauché en CDI et pourtant je ne suis pas fermé à changer de boîte dans 3 ans »*.

« Un CDI pour un patron, c'est un peu une chaîne »

Du côté des entrepreneurs, embaucher en CDI n'est pas une mince affaire et constitue un engagement fort de la part de l'employeur et parfois même une prise de risque pour de jeunes chefs d'entreprise.

Thomas, 28 ans, dirigeant d'une agence de communication digitale *« Un CDI pour un patron, c'est un peu une chaîne : on sait que c'est compliqué et que cela entraîne des frais derrière. Le CDI est très engageant. Cela mériterait d'être plus flexible »*. Même s'il reconnaît que dans les faits *« Le CDI, pour les salariés, apporte une stabilité importante, d'un point de vue psychologique et pratique pour trouver un logement »*.

Rémi, dirigeant d'une start-up *« C'est une prise de risque surtout pour une petite boîte. Il y a un décalage entre la perception de l'entrepreneur et du salarié : pour le salarié c'est normal d'avoir un CDI et tous les avantages qui vont avec. Pour l'entrepreneur, proposer un CDI c'est une énorme preuve de confiance mais le salarié ne le comprend pas »*.

« La protection sociale, c'est hyper important »

Cependant, le CDI continue à constituer la référence majeure en termes de protection sociale. Et les jeunes interrogés se questionnent sur leur futur. Car si l'instabilité et la précarité sont des situations envisageables pendant un temps, lorsque l'on est seul, la question se pose autrement dès que la famille s'élargit.

« Le chômage, la retraite, ça commence à me préoccuper car j'arrive sur un âge où on essaye de se projeter sur une vie familiale future » confie Thomas.

Pour les jeunes confrontés à des risques professionnels, la protection se révèle également une question centrale.

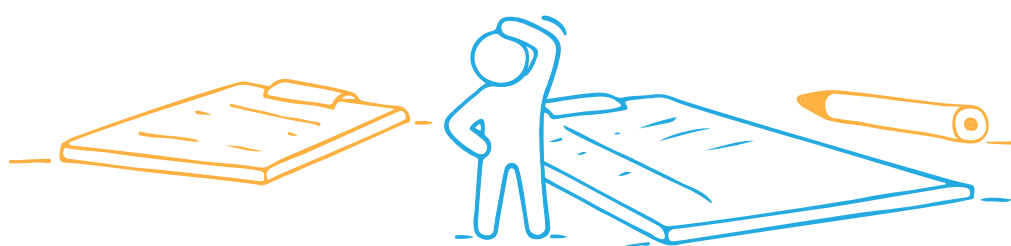
« La protection sociale, c'est hyper important. Dans nos métiers, on est debout toute la journée. On est exposés et tout ce qui est soin est important, surtout quand les problèmes de vieillissement apparaissent » explique Guillaume.

Et les jeunes reconnaissent le caractère privilégié du régime français.

« En étant à mon compte au Mexique, j'avais peur de tomber malade et de devoir déboursier 5000 euros. En tant que fonctionnaire, on a une protection sociale très complète » note Elise.

Néanmoins les jeunes interrogés ne comptent pas sur l'Etat Providence pour assurer la prise en charge pleine et entière de leur avenir. Ils ne se font pas beaucoup d'illusions concernant le système de retraite et la pension qu'ils pourront espérer.

« La retraite, pour moi il faut la constituer, faut pas attendre l'Etat » déclare Gustave. Rémi abonde dans ce sens *« La retraite, je considère que je n'en n'aurai pas donc je m'en préoccupe même pas. C'est aussi l'un des objectifs de la création de boîte. Ma retraite je compte bien me la financer moi-même. Je ne pense pas qu'on aura grand-chose quand on sera retraité »*.



« *Le travail*
est source de
désillusions »



Le désenchantement du travail

*Impréparation, difficile
insertion, faible intérêt
des missions*

FACE À UNE GÉNÉRATION QUI A ACCÈS À ÉNORMÉMENT D'INFORMATIONS ET QUI A DES ATTENTES FORTES ENVERS LE MONDE DU TRAVAIL, LA CONFRONTATION AVEC LA RÉALITÉ DU MARCHÉ DE L'EMPLOI ACTUEL EST SOURCE DE DÉSILLUSIONS.

INADÉQUATION ENTRE LE SYSTÈME DE FORMATION ET LA VIE ACTIVE, PERTE DE CONFIANCE DANS LES INSTANCES D'ÉTAT SONT AUTANT DE FACTEURS QUI POUSSENT LES JEUNES À COMPTER SUR LEURS PROPRES RESSOURCES PLUTÔT QUE SUR CELLES DE LA SOCIÉTÉ. DÉNONÇANT UN MARCHÉ DE L'EMPLOI QUI EXIGE BEAUCOUP ET NE LEUR DONNE PAS ASSEZ LEUR CHANCE, LA JEUNE GÉNÉRATION DÉCIDE DE FAIRE APPEL À SON RÉSEAU.

LE DIPLÔME PROTÈGE MAIS NE SUFFIT PLUS

LES JEUNES INTERROGÉS PORTENT UN REGARD LUCIDE SUR LE DIPLÔME. S'ILS ADMETTENT QU'IL CONSTITUE UNE PROTECTION VIS-À-VIS DU CHÔMAGE, LES POSSIBILITÉS OFFERTES EN TERMES DE DÉBOUCHÉS, LA PRÉPARATION AU MARCHÉ DU TRAVAIL ET L'ADAPTATION AU MONDE PROFESSIONNEL DÉPENDENT EN GRANDE PARTIE DE LA FORMATION CHOISIE. POUR CERTAINS, L'EXPÉRIENCE PERMET DE COMPENSER L'ABSENCE DE VALIDATION D'ÉTUDES SUPÉRIEURES.

Pour la majorité des jeunes interrogés, les études constituent un tremplin vers les postes recherchés.

« Si j'arrive à avoir l'école que je veux ce sont les entreprises qui iront me chercher » explique Antoine, 20 ans, étudiant à Jussieu.

Il s'agit également d'un gage d'insertion et de protection contre le chômage, ce dont les jeunes n'ayant pas ou peu fait d'études supérieures ont d'autant plus conscience.

« Quand j'ai arrêté mes études, j'ai eu un peu peur, car je me suis dit que sans bagage, on ne peut rien faire. Après je me suis vite dit que je ne devais pas avoir peur, que je reprendrai des études quand je pourrai et que sinon je ferai des formations » raconte Mélanie, demandeuse d'emploi, qui n'a pas pu passer son Bac pour des raisons personnelles.

« Je me suis aperçu que les études ne payaient pas »

Cependant, même pour ceux qui ont fait des études, la confrontation avec le marché du travail n'est pas toujours évidente. En fonction de la formation choisie, les débouchés sont plus ou moins immédiats et l'accès au marché du travail facilité ou non. Les diplômés d'écoles professionnalisantes -commerce, ingénieurs- abordent la transition entre leurs études et le marché de l'emploi avec une relative sérénité. Il n'en est pas de même pour les jeunes ayant décidé de s'orienter dans un autre cursus, à l'université par exemple, qui souffre d'une mauvaise réputation concernant l'insertion professionnelle.

« J'ai un grand étonnement de l'impréparation des jeunes issus de la fac. Ils n'ont aucune idée de ce qui les attend. Ils n'ont pas fait de stage alors que sur mes cinq ans d'études, j'ai fait deux ans de stages » s'étonne Marine, consultante et diplômée d'une école de commerce.

Pour certains, la déception est grande quant aux débouchés et perspectives réellement offerts par leur formation, parfois réduits ou inexistantes.

« Je pense que ma formation n'est pas tout à fait en adéquation avec le marché. C'est une discipline nouvelle qui n'existe pas dans toutes les entreprises » déplore Julie, 25 ans, titulaire d'un Master 2 en « Intelligence Economique » et demandeuse d'emploi depuis plus d'un an.

« Quand j'ai démarré, on nous disait que l'école va tout fournir, va vous mettre de l'or entre les mains. Et puis finalement je me suis aperçu qu'on est tout seul. [...] Je me suis aperçu que les études ne payaient pas. C'était le minimum pour savoir travailler » raconte Arthur, salarié chez un distributeur de matériaux de construction et titulaire d'un BEP. Julie revient également sur son expérience où elle avait décidé de privilégier les études *« J'ai fait plein de stages. Ça s'est très bien passé. J'ai même eu une proposition*

de CDI à la fin de l'un d'eux que j'ai refusé pour continuer mes études. C'est ce qui me fait de la peine : j'ai abandonné une opportunité pour poursuivre des études parce que je pensais que cela me permettrait de mieux m'en sortir et au final ce n'est pas le cas ».

Et la formation suivie ne s'avère pas toujours adaptée aux enjeux professionnels et à la réalité du terrain auxquels les jeunes interrogés sont confrontés.

« Je n'ai jamais été vraiment formé sur les questions auxquelles je fais face aujourd'hui : sur le digital et sur la création d'entreprise. Ce n'était pas une mauvaise formation, mais c'était une formation qui n'était pas adaptée à ce que j'ai fait après » explique Thomas, 28 ans dirigeant d'une agence de communication digitale et diplômé d'une école de communication.

Pour Elise, professeur d'espagnol qui a suivi un cursus à l'université « A la fac, je n'ai pas du tout eu l'impression d'avoir été bien formée au monde du travail. C'était très flou, j'avais des connaissances qui m'ont servi pour le concours mais pas du tout face aux élèves ».

« Je n'ai pas eu mon bac, ça ne m'a pas empêché de travailler et d'évoluer »

Pour les jeunes interrogés ayant arrêté leurs études, les causes sont multiples : erreur d'orientation, problèmes personnels ou familiaux, volonté de gagner sa vie. L'expérience est alors la seule carte à valoriser.

« J'ai fait des études qui ne me plaisaient pas. J'ai arrêté et je me suis lancé dans la vie active » explique Abdel, chauffeur VTC, après avoir multiplié les petits boulots.

Et de poursuivre « J'ai commencé au plus bas. Je n'ai pas lâché. J'ai fait beaucoup d'entreprises. J'étais un peu perdu ».

Pour d'autres, le besoin de gagner de l'argent rapidement a décidé de leur parcours « Jusqu'à 20 ans, la mission locale m'a bien aidé après j'ai arrêté d'y aller. En fait, ils voulaient me mettre en formation et moi j'avais toujours besoin d'argent. C'est pour cette raison que je n'ai jamais pu me remettre dans le cursus scolaire et recommencer les études » raconte Nour, auto-entrepreneur après avoir enchaîné les missions d'intérim.

Pour certains jeunes, privilégier l'expérience plutôt que les études s'est même révélé une stratégie gagnante. « Si j'avais continué mes études, je n'aurais pas fait tout ce que j'ai fait, et je ne serais pas comme je suis aujourd'hui. Je n'aurais peut-être pas eu l'envie d'ouvrir un supermarché. C'est le parcours d'une vie » confie Mélanie. Toutefois, ces jeunes reconnaissent aussi les avantages que peuvent conférer le niveau d'études notamment en termes d'ascension professionnelle. « Ça aurait pu aider pour avoir un poste un peu au-dessus, et un peu mieux payé » reconnaît Mélanie. Nour la rejoint sur ce point « Je regrette de ne pas avoir fait d'études car c'est que comme ça que l'on devient vraiment quelqu'un de haut placé. » Abdel tempère « Je n'ai pas eu mon bac, ça ne m'a pas empêché de travailler et d'évoluer. Même si à certains niveaux, ça m'a freiné. »



Quand j'ai démarré, on nous disait que l'école va tout fournir, va vous mettre de l'or entre les mains. Et puis finalement je me suis aperçu qu'on est tout seul

Arthur, 26 ans, conseiller technique chez un distributeur de matériaux de construction

LA DIFFICILE CONFRONTATION AVEC LES RÉALITÉS DE LA VIE ACTIVE

LES JEUNES INTERROGÉS PLACENT DE GRANDS ESPOIRS DANS LE TRAVAIL, SOUVENT DÉÇUS AU MOMENT DE L'ENTRÉE DANS LA VIE ACTIVE : DE L'ININTÉRÊT DES MISSIONS À L'ENCHAÎNEMENT DES STAGES EN PASSANT PAR L'INTÉGRATION DIFFICILE DANS LE MONDE DE L'ENTREPRISE.

**« J'avais l'impression
de perdre mon temps »**

Les missions ne sont pas toujours à la hauteur des attentes exprimées par les jeunes interrogés. Des attentes qui apparaissent aujourd'hui beaucoup plus élevées que pour les générations passées. Le rapport semble s'être inversé.

« *Je fais partie d'une génération qui attend beaucoup de ses employeurs* » témoigne Marine, consultante et diplômée d'une école de commerce.

Or, difficile lorsque l'on est jeune de savoir ce que l'on veut et surtout ce dont on ne veut pas. Lors des premières expériences professionnelles, les désillusions sont souvent nombreuses. Entre ennui et surcharge de travail, les jeunes n'y trouvent pas toujours leur compte.

François, étudiant en architecture et livreur pour une plateforme de livraison de repas, raconte sa propre expérience « *Tous les matins j'arrivais à la même heure, j'allumais mon ordinateur, j'allais prendre un café, sans parler à personne, et ensuite c'était parti pour la journée devant un logiciel. Ce qui m'a vraiment dérangé, c'est ce problème de ne pas savoir quel jour on est* ». Marine renchérit « *J'ai une vision moins positive que j'avais il y a encore un an quand j'ai commencé à travailler. J'ai une déception* » confie-t-elle.

Pour Antoine, étudiant en licence de physique-électronique, « *Parmi les gens que je connais, les étudiants sont optimistes, pas ceux qui travaillent* » explique-t-il.

Les premières confrontations avec le marché de l'emploi sous forme de stages sont également celles des premières déceptions.

« *Je me suis sentie un peu inutile. J'avais l'impression de perdre mon temps* » raconte Sophie, étudiante en ingénierie développement économique & territorial.

« *J'ai eu des échos d'amis qui se retrouvaient dans des stages où ils s'ennuyaient, ils n'avaient pas de travail, ils n'avaient rien à faire. C'était «chiant» pour reprendre leurs mots* » renchérit François.

Pour d'autres au contraire, les stages ont constitué des expériences précieuses s'avérant déterminantes dans le choix d'orientation. « *C'est un tremplin vers l'emploi* » concède Thomas, directeur d'une agence de communication digitale.

Gustave, auditeur interne dans un grand groupe bancaire, quant à lui reconnaît qu'il a eu de la chance dans ses stages « *C'est vrai que j'ai eu la chance de tomber toujours sur des stages intéressants, motivants et avec des interlocuteurs qui m'aidaient vraiment à monter en puissance* ».

Il faut dire que si l'emploi ne correspond pas, beaucoup des jeunes n'hésitent pas à changer de poste.

Marine raconte « Autour de moi tous ont eu un travail mais au bout de six mois beaucoup ont changé de boîte car ça ne correspondait pas à ce qu'ils voulaient. Certains avaient commencé par des grosses boîtes d'agroalimentaire qui ne correspondaient pas à ce qu'ils cherchaient. Une amie aussi a déchanté dans une start-up dont les associés ont fait une levée de fonds puis se sont beaucoup rémunérés et se sont reposés sur leurs équipes et se sont désengagés ».

Gustave, cadre dans l'audit interne, ajoute à son tour « Aujourd'hui on a la possibilité de passer d'entreprise en entreprise, ce qui donne une certaine forme de liberté lorsqu'il y a un désaccord avec un manager, un employeur ou un poste qui est décevant ou une rémunération ou lorsque l'on a une perspective ailleurs. On peut partir plus facilement et se revendre mieux. Parce que les entreprises sont beaucoup plus nombreuses ».

« Quand on n'a pas d'expérience, on ne nous embauche pas »

Outre les missions parfois décevantes, les structures ne renvoient pas toujours une image accueillante envers les jeunes. Leur difficulté est alors de trouver les entreprises prêtes à embaucher de jeunes diplômés n'ayant pas beaucoup d'expérience professionnelle.

« Ce qui me dérange c'est que les entreprises ne veulent pas me donner une chance, sous prétexte que je suis jeune diplômée, que j'ai pas d'expérience. Ce que je voudrais faire entendre aux recruteurs : ce n'est pas parce qu'on est jeune, qu'on est incompetent, qu'on est inapte au travail » tonne Julie, titulaire d'un master 2 en stratégie d'entreprise et intelligence économique et demandeuse d'emploi.

Arthur, salarié chez un distributeur de matériaux de construction, fait le même constat « Ça a été compliqué de démarrer parce quand on n'a pas d'expérience, on n'embauche pas. Ils n'ont pas le temps de former.[...] Il faut former les jeunes, il faut former la relève ». Pour d'autres jeunes, l'insertion dans un monde dont ils ne maîtrisent pas tous les codes, hiérarchiques notamment, peut être compliquée « Quand on commence un travail, on apporte un nouveau regard. C'est ce qu'on m'avait demandé dans mon dernier travail. Mais en donnant mon avis, j'ai fait peur à ma direction. En fait, il faut faire complètement l'inverse de ce que j'ai fait. Cela fait peur quand on arrive dans une nouvelle entreprise, quelqu'un qui donne son avis. Si j'avais agi différemment, j'y serais peut-être encore » raconte Mélanie, demandeuse d'emploi.

Des déceptions qui ont entamé la confiance des jeunes interrogés dans les institutions : ils croient peu dans les systèmes éducatifs et politiques. .

Pour Gustave « Le système éducatif ne permet pas aux jeunes - qui n'ont pas des parents derrière eux - d'évoluer rapidement. Ils ont moins de chance au départ ». Et Thomas d'ajouter « [A propos du chômage NDLR] Je pense qu'il y a un manque de convictions politiques pour changer la situation. Au niveau politique, je n'ai pas l'impression qu'il y ait ce pouvoir ».

Les proches et les relations de proximité prennent alors le relais.

« Au début de ma vie, je pensais qu'on avait besoin de personne pour avancer, mais ce n'est pas vrai » soutient Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme de livraison de repas.

Lorsque Thomas évoque la création de son agence, il nous confie « Nous n'avons pas hésité, nous étions tous les deux soutenus par nos parents. Ce n'est pas le cas de tout le monde ».



Les entreprises ne veulent pas me donner une chance sous prétexte que je suis jeune diplômée, que j'ai pas d'expérience

Julie, 25 ans, titulaire d'un master 2 en stratégie d'entreprise et intelligence économique et demandeuse d'emploi





L'entreprise d'hier, d'aujourd'hui et de demain

Du changement dans la vision de l'entreprise et les projections

**POUR LES JEUNES INTERRO-
GÉS, L'ENTREPRISE N'EST PAS UN
MONDE UNIFORME MAIS REVÊT
AU CONTRAIRE DES FORMES MUL-
TIPLES, EN PERMANENTE ÉVOLU-
TION.**

CETTE DIFFICILE DÉFINITION DU MONDE DE L'EN-
TREPRISE EST CARACTÉRISÉE PAR L'ÉMERGENCE DE
NOUVELLES FORMES D'ENTREPRISES, DE MANAGE-
MENT, ET DE TECHNIQUES DE TRAVAIL. DES ÉVOLU-
TIONS PERÇUES MAIS ÉGALEMENT SOUHAITÉES PAR
LES JEUNES QUI SONT EUX-MÊMES MOTEURS DES
MUTATIONS D'UN MONDE DE L'ENTREPRISE BIEN DIF-
FÉRENT DE CELUI DES GÉNÉRATIONS PRÉCÉDENTES.

DE LA PETITE À LA GRANDE ENTREPRISE : DEUX MONDES QUI S'OPPOSENT

LORSQU'ON LEUR PARLE DU MONDE DE L'ENTREPRISE, LES JEUNES N'EN N'ONT PAS UNE IMAGE UNIFORME ET DISTINGUENT DE FAÇON AFFIRMÉE LA GRANDE DE LA PETITE ENTREPRISE. AVEC DES AVIS TRÈS TRANCHÉS SUR LES AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE CHAQUE MODÈLE. D'UN CÔTÉ, LES JEUNES INTERROGÉS ONT UNE VISION CONTRASTÉE DE LA GRANDE ENTREPRISE QUI SUSCITE À LA FOIS DE LA MÉFIANCE, POUR SON CARACTÈRE HIÉRARCHISÉ ET PARFOIS OPAQUE, ET UN SENTIMENT DE SÉCURITÉ. DE L'AUTRE, ILS SEMBLENT PLÉBISCITER LA PETITE ENTREPRISE, PLUS « FAMILIALE » ET OFFRANT UN TRAVAIL VARIÉ, MAIS ÉGALEMENT PLUS SUJETTE À L'INSTABILITÉ DU MARCHÉ.

Comme le résume Bastien, ingénieur en informatique chez un constructeur automobile « *Il faut distinguer les grosses des petites entreprises qui ont des économies bien différentes et des enjeux bien différents* »

Lorsqu'ils évoquent la grande entreprise, les visions des jeunes interrogés oscillent entre méfiance et sentiment de sécurité.

« La grande entreprise, j'en ai une mauvaise image »

Certains jeunes ont une image négative de la grande entreprise qu'ils jugent opaque et trop hiérarchisée.

« *En un mot, j'en ai une mauvaise image, car cela ne me correspondrait pas. Je trouve qu'il y a trop de hiérarchie. Plus j'avance et plus je m'oppose à ce type de hiérarchie* » selon François, étudiant en architecture.

Pour Sophie, 22 ans, étudiante en master 2 ingénierie du développement territorial « *Le monde de l'entreprise ne me séduit pas. Une entreprise ça doit marcher, ça doit rouler, et puis ceux qui ne suivent pas tant pis.* »

Marine, consultante dans un cabinet de conseil, abonde en ce sens « *Dans les grosses entreprises, on ne connaît pas les gens, on est considéré comme un pion, la hiérarchie est souvent pesante* ».

Bastien, souligne le côté opaque et mystérieux, voire « tout-puissant » de l'entreprise « *Les grosses [entreprises] peuvent se permettre des choses* ».

« C'est plus sécurisant d'être dans un grand groupe »

Les jeunes interrogés reconnaissent à la grande entreprise des avantages non négligeables, comme en témoigne le discours de Thomas, dirigeant d'une entreprise de communication digitale « *La grosse entreprise a assez d'avantages par rapport aux petites sociétés plus familiales* ». La grande entreprise est pour eux synonyme de sécurité et de stabilité.

« C'est plus sécurisant d'être dans un grand groupe que dans un petit groupe, où la société peut plus facilement couler » pour Arthur, jeune non diplômé qui vient d'être embauché dans un grand groupe.

« Quand on choisit la banque ou un groupe bancaire, on fait le choix de la sécurité » complète Gustave, jeune cadre dans un groupe bancaire.

Pour Abdel, chauffeur VTC, c'est d'ailleurs le seul atout de la grande entreprise « Par contre, être dans un grand groupe, ce serait pour la sécurité. Clairement, il n'y a pas d'autres raisons ».

La grande entreprise offre également à leurs yeux de meilleures perspectives d'évolution et de salaire.

Pour Arthur « C'est une chance que je sois dans un grand groupe. Les possibilités d'évoluer sont plus faciles. Si j'ai besoin je peux changer de métier tout en restant dans la même branche. Pouvoir évoluer, changer de secteur, changer de ville ».

Gustave estime que « dans un groupe bancaire on est souvent mieux payé que dans les petites structures ».

« Je veux travailler dans une entreprise où tout le monde se connaît »

La petite entreprise « familiale et dynamique » ou la start-up semblent être la forme d'entreprise la plus plébiscitée par les jeunes interrogés.

« Je préfère les petites entreprises » nous confie Marine. Idem pour Antoine, étudiant en licence de physique-électronique « La taille d'entreprise idéale ? Une vingtaine, trentaine de personnes, que ce soit un petit peu comme une famille ».

Ils sont nombreux à soulever les avantages de la petite entreprise. Elle semble répondre à leur besoin de liberté et d'épanouissement personnel, à travers un management plus collaboratif et de proximité, axé sur le bien-être de ses salariés.

Thomas, chef d'entreprise le souligne « L'employeur, dans les petites entreprises, a moins envie d'établir un lien de hiérarchie et est plus soucieux du bien-être de ses salariés. Dans mon cas, je travaille beaucoup pour eux et pour leur permettre de s'épanouir (charge de travail, rémunération). J'essaie d'être au plus juste ».

Il y a une plus grande liberté de mouvement et de parole.

« Il y a moins de limitations. Dans une petite entreprise, on a des responsabilités plus rapidement, on est polyvalent, les choses sont moins codifiées, moins cadrées, il n'y a pas une procédure pour tout » selon Marine. Sophie, étudiante, aimerait travailler dans « une petite entreprise avec des petites équipes, sans hiérarchie qui impose finalement beaucoup de choses ».

L'ambiance entre salariés et avec les dirigeants semble plus facile.

« Comme on est une petite société, on est proches les uns des autres. Sur des petites équipes, on s'entend mieux et l'ambiance est plus famille » lance Arthur.

Tout comme pour Mélanie, au chômage depuis trois mois « Si j'avais besoin d'un jour, je leur demandais. Et en retour, s'ils avaient besoin d'un truc en plus, je leur en donnais plus. On se rendait vraiment service ».

Les missions apparaissent plus variées et plus stimulantes.

Gustave, nous confie qu'il se serait « plus amusé en cabinet de conseil notamment sur des créations qui font de la levée de fonds, je trouve que c'est vraiment passionnant ».

Idem, pour Bastien, cadre chez un constructeur automobile « J'aimerais bien tester une plus petite entreprise, moins de 100 personnes. Le travail serait plus varié ».

Cependant, s'ils montrent une préférence pour travailler dans ce type d'entreprise, ils ne sont pas naïfs quant aux difficultés qu'on peut y rencontrer, que ce soit du côté de l'employeur ou celui du salarié.

« *Je me rends compte que c'est beaucoup plus difficile en termes de management, car les aspects personnels entrent en jeu, les gens se connaissent bien* » raconte Thomas, dirigeant d'une entreprise de communication digitale.

Marine, consultante dans un cabinet de conseil souligne de son côté l'instabilité ressentie dans une petite entreprise « *La contrepartie est que dans les petites structures, on n'a pas assez de visibilité sur l'avenir, le projet de l'entreprise* ».

ET SI L'ENTREPRISE IDÉALE ... N'EXISTAIT PAS ET QU'IL FALLAIT LA CRÉER ?

L'ENTREPRISE IDÉALE EST CELLE QUI DONNE AUTONOMIE ET RESPONSABILITÉ. LES JEUNES INTERROGÉS LA DÉFINISSENT PAR UN MANAGEMENT EFFICACE ET À L'ÉCOUTE. SOUVENT INSATISFAITS, ILS N'HÉSITENT PAS À CHANGER D'ENTREPRISE RÉGULIÈREMENT. UNE RÉFLEXION QUI, POUSSÉE JUSQU'AU BOUT, PEUT EN CONDUIRE CERTAINS À ENVISAGER DE CRÉER LEUR PROPRE ENTREPRISE.

Pour les jeunes, l'entreprise doit les responsabiliser et leur donner de la liberté de mouvement, leur donner la possibilité de s'épanouir dans leur mission, en leur offrant un cadre et une ambiance de travail agréables.

François, étudiant en architecture et livreur pour une plateforme la définit ainsi « *L'entreprise idéale serait un organisme où il n'y aurait pas vraiment de hiérarchie, où il y aurait un échange et un regroupement de compétences au même endroit, où on apprendrait de chacun pour évoluer* ».

Pour Julie, titulaire d'un master 2 et au chômage depuis un an, il est important qu'il y ait « *une bonne ambiance au travail. Que les missions soient attrayantes aussi, qu'on ait une* »



L'entreprise idéale serait un organisme où il n'y aurait pas vraiment de hiérarchie

François, 23 ans, étudiant en architecture



Si on me demande de faire quelque chose, je le ferai mais je n'ai pas besoin que toutes les 5 minutes on vienne me demander où j'en suis, si ça avance

Julie, 25 ans, demandeuse d'emploi

certaine autonomie. C'est quelque chose que je recherche particulièrement, qu'on ne soit pas les uns sur les autres, qu'on ne soit pas non plus trop suivis ».

Cette recherche de liberté se traduit également par leur capacité à changer d'entreprise et de travail plus facilement que leurs parents.

« *Mon père bosse dans la même entreprise depuis 30 ans. Moi j'ai fait douze maisons en huit ans* » Explique **Guillaume, entrepreneur et chef cuisinier**. **Marine** ajoute « *En termes d'évolution on n'a plus la même vision que nos parents* ».

Ce besoin de responsabilisation et d'autonomie mais aussi de liberté conduit certains des interviewés à se poser la question de la création de leur propre entreprise.

Abdel, chauffeur VTC « *Une crêperie, ça serait le fait d'être à mon compte, de gérer mon projet, de gérer mes employés s'il y en a* ».

D'autres ont déjà franchi le pas, comme **Thomas, chef d'entreprise dans la communication digitale** « *Nous avons beaucoup d'idées, et nous cherchions un moyen de les exprimer, de faire quelque chose qui nous permette d'en vivre et d'être un peu maître de nos actions et décisions* ».

LES JEUNES BOUSCULENT LES MODES DE TRAVAIL TRADITIONNELS

LIBRE, EXIGEANTE VIS-À-VIS DU MANAGEMENT, DIGITAL NATIVE, LA JEUNE GÉNÉRATION QUI ARRIVE SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL BOUSCULE LES CODES EN ENTREPRISE. CONSCIENTE DE SES DIFFÉRENCES AVEC LA GÉNÉRATION DE SES PARENTS, ELLE POUSSE AU RENOUVELLEMENT DES PRATIQUES EN ENTREPRISE.

Les jeunes revendiquent leur liberté et leur autonomie dans le travail. Ce vent de liberté met à mal le management trop hiérarchique qui doit évoluer selon eux vers un management collaboratif, de l'échange, qui participe de la bonne ambiance dans l'équipe.

« J'ai besoin de liberté »

Le besoin de liberté de cette génération passe par l'autonomie dans la réalisation de ses missions.

Selon **Elise, professeur d'espagnol** « *L'employeur idéal serait quelqu'un en qui j'ai confiance mais qui laisse de la liberté dans la prise de décision, quelqu'un qui soit présent mais laisse prendre des initiatives* ».

Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme « *essaye de prendre un job où l'on n'est pas constamment surveillé, on peut faire son job tranquillement sans être persécuté* ».

Selon **Julie** « *J'ai besoin de liberté. Si on me demande de faire quelque chose, je le ferai mais je n'ai pas besoin que toutes les 5 minutes on vienne me demander où j'en suis, si ça avance* ».

Ils revendiquent également une liberté dans la gestion de leurs horaires.

« *Je n'ai pas envie de me fixer d'horaires, je veux être libre dans mon travail* » explique

Antoine, étudiant en licence de physique-électronique. Marine, consultante dans un cabinet de conseil décrypte le poids des conventions dans ce domaine « *L'objectif est d'être efficace. Il y a encore trop souvent dans les entreprises françaises l'obligation de « faire ses heures ». On est mal vu si on part avant 19h [...] En France on est très conservateur en matière de temps de travail alors que dans d'autres pays d'Europe, les salariés partent plus tôt quand ils ont fini* ».

« Les salariés sont beaucoup plus exigeants »

S'ils veulent plus de liberté, et moins d'omniprésence de leurs supérieurs, les jeunes interrogés restent demandeurs d'un management plus humain, plus collaboratif, qui les impulse. « *D'un point de vue humain, les salariés sont beaucoup plus exigeants, et demandeurs d'une organisation de travail irréprochable, une bonne ambiance, être reconnus et bien payés* » annonce Thomas, chef d'entreprise.

Marine, rebondit sur cette exigence « *Une petite entreprise doit réfléchir à la façon dont elle prend en compte les attentes de chaque salarié* ».

Ils souhaitent un management basé sur l'échange plus que sur la confrontation.

Elise, professeur d'espagnol, raconte sa première expérience dans un fast food « *Les managers, certains prenaient le temps de nous former et d'autres étaient dans la confrontation [...] Ceux qui avaient la quarantaine étaient plus dans la confrontation que ceux qui avait la trentaine qui étaient plus dans l'échange* ».

Pour Mélanie, demandeuse d'emploi depuis trois mois, aussi, l'échange est la clé d'un management réussi « *La première chose, c'est de l'écoute et de la compréhension des deux côtés. Une bonne ambiance fait tout. C'est plus facile d'aller se confier à son employeur* ».

S'ils rejettent une hiérarchie trop verticale et trop marquée, ils ne sont pas réfractaires à un management qui les cadre et les oriente.

Antoine, étudiant en ingénierie, explique très bien cette ambivalence : « *Je n'ai pas envie de recevoir des ordres. Pas de hiérarchie ne veut pas dire pas de règles. Les codes de l'entreprise ne doivent pas être transgressés, au premier rang desquels le travail et la bonne volonté* ».

Thomas, va également dans ce sens : « *La hiérarchie a des aspects négatifs mais aussi positifs. Ça a l'avantage de donner des réponses claires, tranchées et franches rapidement. [...] C'est vrai que sans la hiérarchie, c'est difficile d'imposer des choix* ».

Pour Marine, le management est là pour impulser les prises d'initiatives : « *J'ai besoin d'une structure autour de moi, qu'on me donne des directives. A moi d'être force de proposition et d'initiative. J'apprécie de partager un projet et la vie d'une entreprise* ».

« La digitalisation est une réalité économique et industrielle »

Née à l'ère du numérique, la nouvelle génération « Y » l'utilise au quotidien pour optimiser la gestion de son travail.

Comme Marine : « *J'utilise les outils collaboratifs dans mon travail, de partage de documents avec les filiales par exemple. C'est efficace, cela permet d'échanger par chat plutôt que de passer des heures en réunion* ». ou François, étudiant en architecture « *On peut même faire des rendez-vous avec les clients par Skype* ».

Pour Thomas : « *Il y a de plus en plus le digital qui entre en jeu. Cela facilite la gestion, et permet également de déléguer plus facilement* ».

Les jeunes interrogés perçoivent et anticipent les mutations du monde du travail qui sont liées à la digitalisation de la société.

« Il n'y a pas un seul secteur qui est épargné par l'ubérisation et par le numérique. On va tous être amenés à changer nos modes de fonctionnement, nos méthodes de travail même. C'est le jeu actuel » selon **Gustave, cadre dans une banque.**

Pour **Rémi, entrepreneur** : **« Le travail va connaître une vraie mutation dans la manière dont il est réalisé. La digitalisation est une réalité économique et industrielle. Ça bouleverse nos fiches de poste, la façon dont on produit du service ou de l'industrie ».**

Leur « omniscience » sur ce sujet les rendrait-ils difficiles à manager ? Oui selon **Thomas** : **« Les gens, les jeunes générations, ont tendance aujourd'hui à être persuadés d'avoir le savoir en eux, d'avoir tout compris, notamment avec le digital, car ils ont baigné dedans étant petits ».**

Panne, frontière entre vie publique et privée, sociabilisation... Les jeunes interrogés alertent sur la dépendance vis-à-vis du numérique.

« Tout est informatisé aujourd'hui, et en réseau. Une panne de réseau devient vite le bazar, on ne peut plus travailler » selon **Mélanie, au chômage depuis 3 mois.**

Elise souligne la difficulté à déconnecter : **« La frontière entre le temps pour soi et le temps pour le travail est assez floue. On a plus tendance à travailler le weekend ».**

Les jeunes sont mitigés sur le télétravail. S'il est trop fréquent, il nuit à la cohésion sociale.

Dans l'agence de **Thomas** : **« Nous ne faisons pas de télétravail. C'est vraiment important pour la cohésion, la transmission de l'information et l'organisation du travail ».**

Pour **Marine**, le télétravail **« ne doit pas devenir la norme, ne pas dépasser une journée par semaine, sous peine de contraindre le travail des autres ».**



J'ai besoin d'une structure autour de moi, qu'on me donne des directives. A moi d'être force de proposition et d'initiative

Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil



Il n'y a pas un seul secteur qui est épargné par l'ubérisation et par le numérique. On va tous être amenés à changer nos modes de fonctionnement, nos méthodes de travail même

Gustave, 24 ans, auditeur interne dans un grand groupe bancaire

LE MONDE DE L'ENTREPRISE ÉVOLUE POUR APPRIVOISER LES JEUNES

CES ÉVOLUTIONS COMPORTEMENTALES POUSSENT LE MONDE DE L'ENTREPRISE À SE RÉINVENTER EN PROPOSANT DE NOUVELLES MÉTHODES DE MANAGEMENT. ILS SONT PLUSIEURS À RELEVER UNE ÉVOLUTION DANS L'ORGANISATION DES ENTREPRISES, QUE CE SOIT DANS LES PETITES ENTREPRISES OU DANS LES GRANDS GROUPES.

« La start-up est le nouveau modèle du travail »

A en croire **Antoine, étudiant en ingénierie**, le modèle des petites start-up tend à devenir la règle *« Je suis optimiste sur l'évolution du travail. Les entreprises sont en train de tendre vers le modèle de la Silicon Valley qui donne plus de liberté. La start-up est le nouveau modèle du travail où il n'y a pas de hiérarchie et où chacun apporte ce qu'il peut à l'entreprise ».*

Plus nuancé, **Thomas, chef d'entreprise** montre que les jeunes entrepreneurs, comme lui, font évoluer les mentalités *« D'un point de vue générationnel, les gens acceptent moins la hiérarchie, et d'un autre côté, on a aussi moins envie de l'imposer, et plus envie d'impliquer les gens dans des décisions collaboratives ».*

Les grandes entreprises effectuent leur mue.

Pour **Gustave, auditeur interne dans un grand groupe bancaire**, elles sont plus flexibles qu'à l'époque de ses parents *« Le groupe dans lequel je travaille est comme toutes les banques maintenant assez flexible sur les horaires ».*

Le management devient plus collaboratif selon lui *« Aujourd'hui, on est davantage dans du management participatif. On est moins dans de l'autoritaire, dans de la contrainte. On responsabilise davantage les collaborateurs pour les faire monter en compétences, en puissance et les motiver ».*



La start-up est le nouveau modèle du travail où il n'y a pas de hiérarchie et où chacun apporte ce qu'il peut à l'entreprise

Antoine, 20 ans, étudiant

« Coworking », « Mode projet », « Bien-être »

Les entreprises évoluent, la manière de travailler aussi. De nouvelles notions de management apparaissent : coworking, mode projet, bien-être au travail... Et la jeune génération se l'approprie. Par exemple, **Guillaume, chef d'entreprise dans le domaine de la restauration**, partage ses locaux avec d'autres indépendants *« Le coworking est en développement. C'est stimulant de bosser avec des gens d'autres horizons »*.

Le travail mode projet se démocratise selon **Antoine, étudiant en ingénierie** *« Les interactions, le dialogue entre spécialistes et avec d'autres ingénieurs font avancer les projets. C'est comme cela qu'on crée des objets »*.

Une notion managériale revient régulièrement parmi les jeunes interrogés : la prise en compte du bien-être au travail.

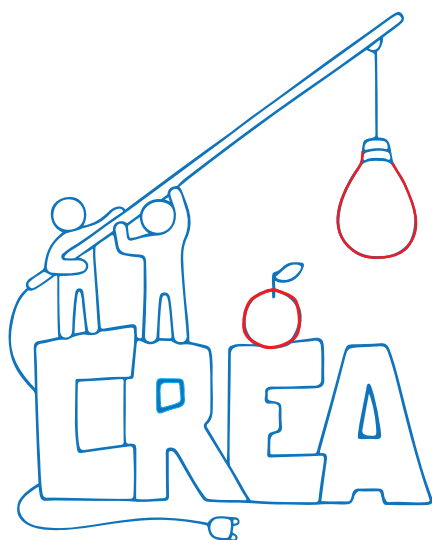
Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure, insiste sur ce point *« Je prends beaucoup de plaisir à travailler avec mon équipe. Je suis très soucieux de leur bien-être au travail et que leur travail leur donne satisfaction »*, tout comme **Thomas, dirigeant d'une entreprise dans la communication digitale** *« Dans mon cas, je travaille beaucoup pour eux et pour leur permettre de s'épanouir »*.

Guillaume évoque le respect de l'équilibre de ses salariés *« Les relations humaines, le management sont essentiels : on ne peut être efficace avec des horaires à rallonge, du travail le dimanche, des semaines de 6 jours. Ils doivent pouvoir vivre leur vie par ailleurs »*.



On est moins dans de l'autoritaire, dans de la contrainte. On responsabilise davantage les collaborateurs pour les faire monter en compétences, en puissance et les motiver

Gustave, 24 ans, auditeur interne dans un grand groupe bancaire



« la **fier**té de
monter son
projet »



Travail indépendant versus travail salarié

*Opposition,
complémentarité ou
rapprochement*

**LE TRAVAIL INDÉPENDANT A PRIS
TOUTE SA PLACE DANS L'IMAGI-
NAIRE COLLECTIF ET LE SALARIAT
N'EST PLUS LE MODÈLE UNIQUE.**

IL FAIT ÉCHO AUX NOUVELLES ASPIRATIONS ET EXIGENCES QUE LES JEUNES PLACENT DANS LE TRAVAIL, AU PREMIER LIEU DESQUELLES L'AUTONOMIE ET LA DIVERSITÉ. C'EST SANS DOUTE POURQUOI AUCUN DES JEUNES AYANT PARTICIPÉ À L'ÉTUDE N'EXCLUT DE SE METTRE UN JOUR À SON COMPTE, POUR RÉALISER UN PROJET PERSONNEL OU POUR METTRE À PROFIT L'EXPÉRIENCE ACQUISE. QUE CE SOIT POUR L'ABSENCE DE PATRON, LA FIERTÉ DE MONTER SON PROJET OU LA POSSIBILITÉ DE RÉCOLTER LE FRUIT DE SON TRAVAIL, LE TRAVAIL INDÉPENDANT LES SÉDUIT DE PLUS EN PLUS.

TOUS CRÉATEURS ? LA CRÉATION D'ENTREPRISE : UNE VALEUR EN HAUSSE

« Se gérer soi-même et n'avoir personne au-dessus de soi »

Sans surprise, la liberté et l'autonomie sont plébiscitées par tous les jeunes interrogés, comme Julie, demandeuse d'emploi « *Le travail indépendant donne une certaine liberté qu'on n'aura pas dans le travail salarié* » ou Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme « *La liberté, le fait d'être tout seul, de pouvoir choisir soi-même son planning* ».

Beaucoup évoquent également un moteur pour « se donner à fond » pour un projet dont les résultats ne seront pas « récupérés » par autrui.

Antoine, étudiant en licence de physique-électronique exprime ainsi la valeur du travail indépendant « *Je suis prêt à m'investir dans mon projet, mais pas pour une autre entreprise. J'aimerais que ce soit mon nom, ma marque qui soient valorisés au final et non ceux des autres* » et Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale, y voit le défaut majeur du salariat « *Concernant le statut de salarié, je ne vois qu'un seul inconvénient : l'impression de s'impliquer et de donner beaucoup, sans que ce soit pour moi-même* ».

L'argent n'est pas un moteur à la création, en tout cas au début.

Pour Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure « *C'est clair qu'il ne faut pas monter une boîte pour gagner de l'argent. Courir après la rémunération en créant une boîte, ce n'est pas le bon calcul. Les aspects matériels viennent en prise de compte, mais à une autre échelle, à plus long terme. La première année, nous ne nous sommes pas rémunérés. Aujourd'hui, nous avons des salaires qui sont corrects, mais ce n'est clairement pas pour ça que nous faisons ce projet* ».

Se mettre à son compte, c'est plutôt pour beaucoup accomplir son rêve.

Pour certains, ouvrir un restaurant représenterait l'aboutissement d'un parcours jusqu'à chaotique, entre CDD et intérim « *Ma motivation vient de l'envie d'être mon propre patron. Après mon entourage m'a dit que mes crêpes ça pouvait marcher. Je ne lâche pas l'affaire. Cela se fera un jour* » espère Abdel, chauffeur VTC.

« *Mon but dans la vie, c'est faire un peu d'argent et avec cet argent ouvrir un restaurant. Peut-être apprendre sur le tas. Pendant 2-3 ans. Et peut-être même que le restaurant ferait un flop. Mais je ne me vois pas être salarié toute ma vie* » affirme Nour.

« J'aimerais avoir assez de recul avant de me lancer moi-même »

Si tous envisagent un jour ou l'autre de se lancer, ce serait plutôt en seconde partie de parcours ou après une première expérience professionnelle. La lumière au bout du tunnel pour certains, ou en tout cas une perspective de changement de rythme et de projet. « *Je ne suis pas sûr de vouloir faire le même métier toute ma vie. Je n'y ai pas réfléchi mais ce serait pour faire quelque chose de différent. Si je change de métier pourquoi pas ouvrir un restaurant. Ce serait pour changer un peu. Je ne me sens pas obligé d'être ingénieur jusqu'au bout* » nous explique Bastien, ingénieur informatique chez un constructeur automobile.

Quant à Julie « *Je pense qu'un jour j'y viendrai. Je ne suis pas encore assez expérimentée. Il y a des obstacles que je ne verrais pas arriver et j'aimerais avoir un certain recul sur tout ça avant de me lancer moi-même. C'est tellement de responsabilités et tellement de risques que je ne me sens pas prête à les prendre maintenant* ».

Ou encore **Marine**, consultante dans un cabinet de conseil : « *Plus tard, quand j'aurai acquis une véritable expertise, je pourrai être indépendante et vendre mes services, libre d'organiser mon temps et de décider de ma rémunération* ».

Une perspective à plus ou moins long terme.

Tandis que **Mélanie**, demandeuse d'emploi, envisage un tournant professionnel à mi-parcours « *Dans 15 ans, je me verrais ouvrir ma société. On a un projet avec mon conjoint : ouvrir un supermarché. C'est ce qu'on veut faire depuis des années* ».

Antoine anticipe son projet de création à assez brève échéance « *Après une première expérience de salarié, je voudrais me gérer moi-même, être mon propre patron, quitte à m'y consacrer corps et âme* ».

ENTREPRENEURS DE MÉTIER OU D'OPPORTUNITÉ ?

**« Sur un marché du travail
un peu morne, autant essayer de créer
son propre travail soi-même »**

Pour les jeunes interviewés, la valorisation sociale de ce statut par la société et son encouragement par les pouvoirs publics expliquent pour beaucoup l'engouement pour la création d'activité.

« *Pour notre génération, le statut de chef d'entreprise est personnellement valorisant. On a tous envie de créer quelque chose et c'est assez glorifiant de se dire qu'on a réussi à faire, à monter quelque chose* » nous dit **Elise**, professeur d'espagnol.

Et pour **Abdel** « *Je crois qu'aujourd'hui on nous pousse à être autonome. Et même si on ne nous pousse pas, on est beaucoup à vouloir faire les choses nous-mêmes. Avant, on osait moins. Peut-être parce qu'on n'avait pas les moyens. Aujourd'hui, un auto-entrepreneur, on lui donne les moyens : il paiera un peu moins d'impôts au début. Une personne au chômage, on lui donne l'ACCRE [Aide aux Chômeurs Créateurs ou Repreneurs d'Entreprise]* ».

Facilité confirmée par l'un des doyens de notre groupe, **Rémi** « *Super climat en France pour créer son entreprise. Ce n'est pas compliqué : quelques démarches administratives mais ce n'est pas insurmontable* ».

Mais la création d'entreprise peut être aussi un moyen de contourner les failles du système. La peur du chômage n'est sans doute pas étrangère à cette dynamique entrepreneuriale et a poussé certains à se lancer. « *Il y a peut-être eu une appréhension du marché du travail dans la volonté de monter notre entreprise. Sur un marché du travail un peu morne, autant essayer de créer son propre travail soi-même. Puisqu'on n'a rien à perdre, allons tout gagner !* » reconnaît **Thomas**.



**Je ne me vois pas être
salarié toute ma vie**

Nour, auto-entrepreneur et livreur
pour une plateforme

« Mon métier c'est entrepreneur, la création »

Autre tendance forte, celle des serial-entrepreneurs, pour lesquels « monter des boîtes » est devenu un métier à part entière. Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure, qui s'est lancé après trois ans de salariat, ne compte pas s'arrêter là « *J'aime bien changer. Je suis passé de la finance au web, au tourisme. Si ça marche, je revendrai la boîte dans 5-6 ans pas dans 10. Faire une première opération pas pour gagner des millions d'euros. Avoir un peu d'argent pour me mettre à l'abri quelques années et pouvoir créer d'autres boîtes, d'autres projets. Moi c'est vraiment la création qui m'intéresse. Une fois que ça marche c'est moins de fun. J'ai la bougeotte, 4-5 ans maximum. J'ai envie de garder un pied dans les technologies que j'adore ou dans le web. Je me verrais bien monter une chambre d'hôte avec un restaurant au fin fond de la campagne. Et pourquoi pas après remonter quelque chose dans le web. Mon métier c'est entrepreneur* ».

Un métier qui les séduit d'abord par sa diversité « *Aujourd'hui en tant qu'entrepreneur, on passe dans la même journée par dix corps de métier différents : commercial, marketing, acquisition, développement... Il n'y a pas deux journées qui se ressemblent* » explique Rémi.

Avec la créativité, leur envie et leur optimisme sont leurs atouts majeurs. Ils croient en leur idée mais n'y sont pas attachés comme ont pu l'être les chefs d'entreprises des générations précédentes. L'important c'est de continuer à inventer et à construire. Ainsi pour Guillaume, créateur d'une entreprise dans la restauration, l'avenir est très ouvert et rempli de nouveaux projets possibles « *Je suis optimiste. Je vais essayer de développer mon entreprise au maximum parce que le concept fait qu'on n'a pas de limites. On pourra attaquer le marché des particuliers, on travaille sur une plateforme et on réfléchit à un nouveau business model dans la livraison. L'avenir pour moi ? C'est la développer au maximum. Ensuite j'ai d'autres idées. Bosser avec des gens d'autres milieux c'est important. On a des idées qu'on n'aurait pas eues seul* ».

« Difficile de retourner au salariat une fois qu'on a goûté à l'indépendance »

Pourtant, tous ces créateurs n'ignorent rien des difficultés, qu'elles soient économiques, sociales ou personnelles, liées à la création d'entreprise.

Guillaume nous raconte son projet avorté de food-truck « *Les inconvénients sont qu'on est à la merci de ce qui peut se passer. On avait lancé un food-truck dans le 11ème arrondissement, il y a eu le 13 novembre, on a perdu 78% de notre chiffre d'affaires, on est repartis sur autre chose* ».

Rémi nous parle d'une autre dimension, plus méconnue, celle de la coupure sociale que peut engendrer la création « *En tant qu'entrepreneur, le travail est là tout le temps : on rêve du boulot, le week-end ou en vacances, on pense au boulot si on ne bosse pas. C'est omniprésent, c'est un gros sacrifice mais on le fait pour soi-même donc c'est plus facile de le faire, de repousser les limites. On peut se couper de son entourage, s'isoler. Très vite se crée une fracture entre mon projet et mon quotidien et sa perception par ma famille et mes amis. Nous on avance vite mais les autres restent au même niveau de compréhension du projet, c'est difficile de partager sauf avec d'autres entrepreneurs* ».

Et pourtant, aucun n'envisage de retour au salariat possible.

« *Je n'ai bossé que pour des entreprises d'hôtellerie. L'avantage d'être salarié c'est un salaire quoiqu'il arrive, des 13^{èmes} mois, des mutuelles, des voyages... Mais malgré tout ça, je ne crois pas que j'aurais encore le courage de bosser pour quelqu'un d'autre. Il n'y aurait plus de défi, ce serait beaucoup moins stimulant* » nous dit Guillaume.

Vision partagée par Rémi « *Si ça se plante, ce sera très difficile de retourner au salariat. Une fois qu'on a goûté à cette position je pense qu'il est vraiment très difficile de revenir en arrière. Matériellement, il y a un moment où il faudra rebosser mais dans l'idéal, j'aimerais ne plus être salarié. C'est l'objectif* ».

AUTO-ENTREPRENEUR : UN TREMPLIN ?

Pour preuve la définition à laquelle s'essaie Sophie « *C'est quelqu'un qui débute une activité, qui a une idée d'activité qui pourrait lui apporter des profits, mais qui ne va pas lui apporter des gros profits ou une grosse productivité de son travail. C'est quelqu'un qui veut juste travailler pour faire de l'argent et ce qu'il aime* ».

Ou Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale « *L'auto-entrepreneuriat moderne peut partir de pas grand-chose, et amener sur de belles choses. Mais cela comporte pas mal de risques* ».

Chiara, qui est auto-entrepreneuse depuis trois ans a quitté le confort du salariat pour « *vivre sa passion* ». Le statut d'auto-entrepreneur lui a permis de se lancer en cumulant pendant deux ans son activité naissante et le salariat. « *Pas d'hésitation, ce statut me permettait de me lancer sans risque et d'attendre d'être suffisamment prête pour sauter le pas* ». Et avec aussi une grande simplicité « *J'ai créé mon statut en ligne, en quelques clics c'était fait* ».

La simplicité du régime mais aussi la nouvelle économie numérique ont accéléré la création d'activités qui peuvent être complémentaires au salariat ou cumulées.

« *Même si j'ai au départ cumulé avec le salariat, je ne suis pas une slasheuse car j'ai un seul projet d'entreprise que je poursuis. Même si je connais des jeunes qui vivent de plusieurs boulots, il vaut mieux développer soi-même une activité plutôt que répondre à des demandes* » tempère Chiara.

Le statut d'auto-entrepreneur a constitué pour elle un passage, un tremplin puisqu'elle envisage aujourd'hui de créer une société « *Il y a la question du plafonnement de l'activité, mais aussi le fait que nous ne sommes pas assujettis à la TVA et qu'il n'est pas possible de déduire ses charges* ».

Un statut qui l'épanouit mais ne va pas sans contrepartie « *Avant je faisais 35 heures, maintenant je fais beaucoup plus mais je suis passionnée par mon boulot et j'ai une liberté d'organisation* ».

Et de prédire une vraie tendance de fond « *Il va y avoir de plus en plus d'auto-entrepreneurs. On voit de plus en plus les contraintes du travail salarié... La preuve, mon conjoint qui était lui aussi salarié s'apprête à se lancer !* ».

Certains jeunes dépassent la solitude à laquelle on cantonne souvent l'auto-entrepreneur. Arthur, salarié chez un distributeur de matériaux de construction nous fait part d'expériences de réseaux « *J'ai vu des auto-entrepreneurs qui se sont associés. Par exemple entre plombiers et plaquistes pour créer un réseau* ». Chiara se voit bien, une fois qu'elle se sera constituée en société, avoir recours à des auto-entrepreneurs : « *J'aimerais déléguer certains aspects ponctuellement à des auto-entrepreneurs, du graphisme par exemple... J'ai envie moi aussi d'aider des porteurs de projets* ».

Pour Gustave, l'auto-entrepreneur a aussi sa place dans l'entreprise « *Pour moi, le travailleur indépendant s'il peut apporter une plus-value à l'entreprise, qu'il soit à 80% dans l'entreprise et à 20% à l'extérieur, ou inversement, ça ne change rien. Si l'entreprise y trouve son compte et le travailleur indépendant également* ».

LE STATUT D'INDÉPENDANT ATTIRE, MAIS SON INSÉCURITÉ FAIT PEUR

« Etre salarié, c'est rassurant »

« Etre à son compte c'est courageux »

Pour autant, le confort du salariat et l'insécurité du statut d'indépendant n'en sont pas moins sous-estimés.

« Etre salarié, c'est rassurant, on appartient à une structure et on peut être protégé. L'indépendant a une plus grande liberté mais aussi une prise de risque. Entre les deux, mon cœur balance » résume Marine, consultante dans un cabinet de conseil.

Côté entrepreneur, Guillaume, créateur d'entreprise dans le domaine de la restauration, a fait la balance « Salarié, on a le confort du CDI, on est sûr d'être payé chaque mois, on a des vacances et des jours de repos qui sont stables, mais la motivation est moindre au bout d'un moment ».

Et le salariat reste pour certains la situation professionnelle privilégiée, essentiellement pour sa stabilité.

Abdel, chauffeur VTC, regrette son unique expérience en CDI, écourtée à cause d'une mésentente avec son N+1 « Si je trouve une entreprise où je suis bien et où il y a des possibilités d'évolution, j'aurai aucun problème à y rester. 20 ans dans la même boîte, si je suis bien, franchement je reste. Dans la société de transports où je travaillais, si ce n'était pas les prises de bec avec mon chef d'équipe, je serais resté. Cela ne m'aurait pas dérangé, surtout que là-bas, on change souvent, on évolue ».

« J'ai plutôt envie d'évoluer sur mes postes. Que ce soit un CDI sûr, et puis d'évoluer et de devenir expert. Plutôt qu'essayer d'être auto-entrepreneur parce que l'on ne sait pas... Le problème c'est qu'on s'engage et qu'on engage sa famille, et on ne sait pas ce que cela peut donner surtout avec le marché actuel » ajoute de son côté Arthur, salarié chez un distributeur de matériaux de construction.

Et le travail indépendant en solo peut faire peur à ceux qui n'y ont pas goûté et craignent un engagement personnel trop lourd.

Certains le vivent dans leur entourage, comme Antoine, étudiant « J'ai un ami qui a monté sa start-up pour monter des sites internet. En phase de développement, cela demande beaucoup d'efforts et de motivation car au début on ne gagne rien. Tenir un restaurant aussi. Etre à son compte, c'est courageux. Comme ouvrir un restaurant, on ne compte pas ses heures et on travaille jour et nuit ». D'autres ont peur de la solitude de l'indépendant « Je ne me verrais pas être seule. J'apprécie de participer à un projet avec une équipe et à la vie de l'entreprise » nous dit Marine.



J'ai plutôt envie d'évoluer sur mes postes.
Que ce soit un CDI sûr, et puis d'évoluer et
de devenir expert

Arthur, 26 ans, salarié chez un distributeur de matériaux de construction

« Il faut de l'argent, il faut du temps »

L'angoisse du financement est aussi très présente. Elle peut s'apparenter à un mur infranchissable pour ceux qui ne disposent d'aucun levier. A ce titre, elle divise ceux qui peuvent créer leur entreprise sans exigence de rentabilité à court terme, et ceux qui ne l'envisagent pas ou y renoncent pour des motifs économiques. Dans leurs parcours, les jeunes créateurs ont souvent été aidés, par leurs parents ou ont bénéficié de l'Aide aux Chômeurs Créateurs ou Repreneurs d'Entreprise (ACCRE).

Certains ont été soutenus, comme Thomas, créateur d'une agence de communication digitale « *Nous n'avons pas hésité, nous étions tous les deux soutenus par nos parents. Ce n'est pas le cas de tout le monde* » ou Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure « *Le chômage a financé pendant deux ans ma création d'entreprise* ».

Chiara, auto-entrepreneuse, créatrice d'un site de vente en ligne de bijoux accepte quant à elle les contreparties à sa liberté de vie « *Mon chiffre d'affaires a toujours été en progression mais je n'ai aucune certitude sur mon activité future. C'est un risque que je prends et que j'assume, car il est largement compensé par le plaisir que je trouve à m'organiser moi-même* ».

Mais pour les moins aidés par la vie, le manque d'apport peut être dissuasif. Ainsi pour Abdel « *Il faut de l'argent, il faut du temps. J'ai ce projet de crêperie, j'ai l'idée en tête, mais je ne me suis pas renseigné plus que cela pour me lancer* » ou Arthur « *J'en vois moins maintenant qui démarrent auto-entrepreneurs. Quand j'ai démarré les premières années, j'en voyais beaucoup. J'y ai moi-même pensé, je me suis dit : pourquoi pas, faut me lancer. Et puis les crises de 2008, 2010, non finalement. C'est une bonne technique je crois, la première année on ne paye pas d'impôt, il y a beaucoup d'avantages, par contre on m'a dit : au bout de la deuxième et de la troisième, on t'assassine. Si la société n'a pas décollé, tu couleras* », et pour souligner l'inégalité des situations « *Quand on a un diplôme, quand on a des choses acquises : une clientèle, etc, et qu'on a la possibilité de le faire, l'auto-entrepreneuriat, oui ce serait une très bonne expérience. Cela permet de prendre confiance en soi et de pouvoir démarrer un truc à soi, une société, de devenir son propre patron et si cela prospère, ce serait génial* ».



*C'est un risque que je prends
et que j'assume, car il est
largement compensé par
le plaisir que je trouve à
m'organiser moi-même*

Chiara, 29 ans, auto-entrepreneuse
depuis trois ans

LA FRACTURE DE LA PROTECTION SOCIALE

LE FREIN LE MIEUX PARTAGÉ RESTE CELUI DE LA PROTECTION SOCIALE. EN EFFET, LE PRINCIPAL POINT COMMUN ENTRE UN PATRON DE GRANDE ENTREPRISE ET UN AUTO-ENTREPRENEUR N'EST-IL PAS L'ABSENCE D'ASSURANCE-CHÔMAGE ? DE FAÇON ASSEZ SURPRENANTE, LES JEUNES INTERROGÉS Y SONT NON SEULEMENT TRÈS ATTACHÉS MAIS AUSSI PARTICULIÈREMENT ATTENTIFS.

« Je pense qu'il faut protéger les entrepreneurs »

L'inégalité des statuts en termes de protection est ainsi résumée par Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure, « *En étant entrepreneur, on n'a pas la même couverture sociale qu'un salarié : elle coûte plus cher et elle est moins avantageuse* », alors que Marine, consultante dans un cabinet de conseil, insiste sur la valeur de la protection dont bénéficient les salariés en France « *La protection sociale est un avantage intéressant pour les salariés en France. On a une bonne santé aussi grâce à ça* ». « *Si je devenais indépendant, la protection sociale est un élément à prendre en compte. Après il y a des indicateurs qui permettent de voir la faisabilité de la boîte. Il faut y faire attention* » anticipe Bastien, ingénieur informatique chez un grand constructeur automobile.

Dans les faits, alors que cette protection peut s'avérer encore plus nécessaire dans certaines professions indépendantes, le compte n'y est pas.

« *La protection sociale, c'est hyper important pour beaucoup de travailleurs indépendants. Dans nos métiers [Cuisine NDLR], on est debouts toute la journée. On est exposés et tout ce qui est soin est important, surtout quand les problèmes de vieillissement apparaissent. Et pourtant, on est souvent moins bien couverts. Ma mutuelle est au minimum, sinon ça serait trop cher* » explique Guillaume qui a créé son entreprise dans la restauration.

Thomas, à la tête d'une agence de communication digitale, résume ainsi la problématique du dirigeant non salarié « *Je pense qu'il faut protéger les entrepreneurs, d'abord contre le chômage. Si je ferme mon entreprise, je me retrouve sans rien. Il existe des assurances privées pour se prémunir de ce danger, mais c'est extrêmement cher. Nous savons très bien que le RSI n'apporte quasiment rien en terme retraite, santé...* ».

Appréhension confirmée par Abdel, chauffeur VTC, pour ce qui est du statut d'auto-entrepreneur « *Demain si l'auto-entrepreneur arrête, il aura quelques aides de la part de Pôle emploi. Mais ce n'est pas comme s'il avait été salarié. Donc il sera laissé à l'abandon* ».

Cette précarité peut inciter à renoncer au statut, comme c'est le cas de Nour qui était livreur pour une plateforme, contraint de subir une intervention chirurgicale « *Si j'étais resté auto-entrepreneur, plus de CMU* ».

Chiara, auto-entrepreneuse, témoigne aussi de ses craintes pour l'avenir « *Je suis seule sur mon activité. Si je tombe malade qui va me remplacer ? La question de la maternité se posera aussi. Faire ça quand on est jeune oui, mais après ?* ».

Tous regrettent que les différentes formes de travail, salarié et non salarié, continuent de s'opposer sur le sujet de la protection sociale, et en appellent à une convergence pour trouver un juste équilibre entre indépendance/liberté/précarité et salariat/sécurité/linéarité.



Je pense qu'il faut protéger les entrepreneurs d'abord contre le chômage. Si je ferme mon entreprise, je me retrouve sans rien

Thomas, 29 ans, à la tête d'une agence de communication digitale

Rémi pose la problématique en ces termes « Cela soulève des questions : n'y a-t-il pas trop d'avantages sociaux aujourd'hui à être salarié en France ? N'y a-t-il pas une trop grosse fracture avec ces personnes-là qui sont dans une situation précaire : leur métier peut s'arrêter du jour au lendemain. Il y a un juste milieu à trouver. Je ne comprends pas pourquoi en tant qu'entrepreneur on n'a pas les mêmes droits qu'un salarié. Je serais plutôt à dire qu'il faut rapprocher le salarié de l'entrepreneur ».

Vision partagée par Thomas « Il faut réconcilier les deux statuts : ça passe par la protection sociale, le contrat de travail qui régit la vie au travail. Entre ne pas en avoir du tout ou un hyper verrouillé ».

Pour la retraite en revanche, le peu de confiance en l'avenir du régime général, n'incite pas les créateurs à s'en préoccuper.

Ainsi de Guillaume « Pour la retraite, c'est difficile de savoir si on peut penser nos retraites dans une trentaine d'année avec notre modèle d'aujourd'hui. Peut-être qu'il n'existera plus » et de Rémi « La retraite je considère que je n'en n'aurai pas donc je m'en préoccupe même pas. C'est aussi l'un des objectifs de la création de boîte, ma retraite je compte bien me la financer moi-même je ne pense pas qu'on aura grand-chose quand on sera retraité. Je ne m'angoisse pas avec ça car je considère que ce sera un non-sujet quand on y sera ».





« pour éviter
l'ennui, les
jeunes misent
sur la **mobilité** »



Parcours contre carrière

*Mobilité, compétences
et formation*

LES JEUNES INTERROGÉS ENVISAGENT LEUR AVENIR PRO- FESSIONNEL DIFFÉREMMENT DES GÉNÉRATIONS PRÉCÉDENTES.

QUAND LEURS PARENTS ONT BÂTI DES CARRIÈRES, ILS SOUHAITENT CONSTRUIRE LEUR PARCOURS. DES PARCOURS QUI REPOSENT DAVANTAGE SUR L'ACQUISITION DE COMPÉTENCES, VIA LA FORMATION CONTINUE NOTAMMENT, QUE SUR L'ASCENSION HIÉRARCHIQUE. ILS SONT AUSSI MOINS LINÉAIRES CAR, POUR ÉVITER L'ENNUI, LES JEUNES MISENT SUR LA MOBILITÉ ET N'HÉSITENT PAS À CHANGER DE RÉGION VOIRE DE PAYS, D'EMPLOYEUR OU DE MÉTIER. UNE VISION AMBITIEUSE RENDUE POSSIBLE PAR UN OPTIMISME INDIVIDUEL À TOUTE ÉPREUVE.

L'ACQUISITION DE COMPÉTENCES COMME NOUVEAU MOTEUR

LES JEUNES INTERROGÉS MONTRENT UNE NOUVELLE PERCEPTION DU PARCOURS PROFESSIONNEL : IL NE S'AGIT PLUS D'UNE « CARRIÈRE » VUE COMME UNE PYRAMIDE À GRIMPER AU SEIN D'UNE MÊME ENTREPRISE, MAIS PLUTÔT D'UN ENCHAÎNEMENT D'EXPÉRIENCES PARTICIPANT À L'ACQUISITION DE COMPÉTENCES. PREUVE DE CETTE SOIF D'APPRENDRE, LA FORMATION CONTINUE EST PLÉBISCITÉE PAR CES JEUNES.

« J'ai envie d'apprendre constamment »

Lorsqu'on évoque avec eux l'évolution de leur carrière, les jeunes interrogés l'imaginent comme un enchaînement d'expériences.

Arthur, salarié chez un distributeur de matériaux de construction, nous parle de son travail caractérisé par « **autant de chantiers que de clients. J'ai cinquante clients, j'ai cinquante chantiers différents. Ce qui m'a permis d'apprendre, de découvrir avec eux** ». Il ne s'agit plus d'accéder au plus haut niveau de l'entreprise. Marine, consultante en cabinet de conseil, nous l'explique : « **Je sais que la vie est faite de différentes expériences et qu'il faut se former toute la vie. Je ne vois pas ma vie tracée en allant vers le haut ou vers un poste en particulier. Je me laisse toutes les portes ouvertes** ».

L'envie de découvrir et d'acquérir de nouvelles compétences est une source de motivation.

Ainsi, Julie, jeune diplômée au chômage, a envie « **de voir d'autres choses, d'apprendre constamment** ».

Or, l'expérience professionnelle dispense un apprentissage « **Le métier s'apprend quand on met les mains dedans et même quand on est dedans, on continue d'apprendre** » selon Rémi, entrepreneur. Pour Arthur, la diversité des chantiers et des clients lui permet « **d'apprendre, et de développer mes connaissances** ».

L'apprentissage recherché ne porte pas uniquement sur les compétences professionnelles mais également sur la culture personnelle.

Pour Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale, le métier idéal est celui où il y a « **des projets qui impliquent d'enranger de la culture et de découvrir des choses** ».

Les jeunes diplômés ont également conscience que les compétences acquises dans leurs études ne suffiront pas toujours « **Dans le marché du travail, maintenant on cherche moins des compétences techniques ou des compétences scolaires, on cherche plus des profils capables de s'adapter tout de suite à un poste, d'être réactif sur le poste** » souligne Gustave, cadre dans l'audit interne d'un grand groupe bancaire.

« Je ferai peut-être plusieurs formations s'il m'est possible d'en faire »

Plébiscitée par les jeunes interrogés, la formation continue est complètement intégrée dans leur parcours professionnel.

Pour les jeunes diplômés, il s'agit de développer et compléter leurs compétences professionnelles pour se spécialiser ou se réorienter, comme pour **Marine** « *Je ne ferai pas qu'une formation. Je fais déjà des MOOCs, plus tard, je ferai des cours du soir. A terme, je voudrais me spécialiser. Il faut se former toute la vie* ».

Pour ceux qui n'ont pas validé d'études supérieures, la formation continue peut être perçue comme une opportunité de rattrapage. « *Dans 4 ans, je vous dirai peut-être : j'ai fait cette nouvelle formation, qui complétait ma formation. Je ferai peut-être plusieurs formations, s'il m'est possible d'en faire. En les faisant, j'aurais le niveau d'un BTS ou d'une licence. Je rattrape les années que je n'ai pas pu faire* » nous explique **Mélanie**, au chômage depuis 3 mois. Elle répond à cette volonté d'acquérir des compétences et des connaissances.

Guillaume, qui n'a pas validé ses études supérieures et a créé son entreprise après de nombreuses expériences en restauration, confirme « *J'ai laissé passer la fac par stupidité adolescente. Je prendrais plaisir à réattaquer des études* ». Une option que n'excluent pas non plus les chefs d'entreprise pour se spécialiser, apprendre un métier, évoluer...

« *Pourquoi pas nous les entrepreneurs ? Pourquoi n'aurions-nous pas aussi besoin de se former ?* » s'interroge **Thomas**. Il imagine un accompagnement par « *Un travail de veille pour voir les thématiques sur lesquelles on devrait se former et évoluer* ».



*Je sais que la vie est faite de
différentes expériences et
qu'il faut se former toute la vie.*

Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil

DES PARCOURS HACHÉS, FAITS DE MOBILITÉS

LES JEUNES INTERROGÉS N'ENVISAGENT PAS LEUR VIE PROFESSIONNELLE AUTREMENT QUE MOBILE. EN EFFET, ILS LA VOIENT S'EXPORTER DANS D'AUTRES VILLES, EN CHANGEANT RÉGULIÈREMENT D'ENTREPRISE, DE MISSIONS, VOIRE DE MÉTIER !

« Je ne suis pas limité géographiquement »

Qu'elle soit voulue ou subie, la mobilité géographique est une réalité.

Les jeunes interrogés ne semblent pas contraints par un lieu précis comme nous l'explique **Bastien**, jeune ingénieur chez un constructeur automobile « *Je ne suis pas limité géographiquement. Je ne suis pas particulièrement attaché à Paris* ».

Pour certains, c'est même une ambition revendiquée, comme **Sophie, étudiante** « *J'aimerais vraiment travailler en Espagne. En fait, c'est selon les opportunités* » ou comme **Julie, jeune diplômée en recherche d'emploi depuis un an** « *Changer de ville ne serait pas un problème. Ça a toujours été dans mes ambitions de quitter la France et de partir travailler à l'étranger* ».

Car la mobilité géographique est perçue comme un enrichissement.

Pour **Marine, consultante en cabinet de conseil** « *Il est aussi nécessaire d'aller à la rencontre de cultures différentes. On a besoin de ça pour se construire* ».

Cette expérience les valorisent sur le marché du travail selon **Bastien, cadre chez un constructeur automobile**, « *J'aimerais bien travailler à l'étranger pour diversifier les expériences. C'est très important dans ma carrière, dans l'UE ou ailleurs, au moins essayer* ».

D'autres, en revanche, gardent une attache à leur territoire, mais sont prêts à déménager si la situation l'exige. **Abdel, chauffeur VTC**, nous l'explique « *Je suis trop attaché à Paris pour l'instant pour partir. Après si vraiment la situation se dégrade, on verra* ». Selon **Sophie**, ne pas accepter d'être mobile, c'est se fermer des portes « *rester à Bordeaux toute ma vie, je ne l'imagine plus. Je sais que ce n'est pas possible* ».

Enfin, certains voient le déménagement et l'expatriation comme une solution de repli en cas de blocage ou d'échec de leurs projets professionnels. Ainsi, pour **Guillaume, chef d'entreprise dans la restauration** « *Si ce que je fais actuellement ne fonctionne pas, je pense que j'irai à l'étranger* ». **Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale**, complète « *Pour l'instant, mon avenir se fait essentiellement en Ile-de-France. Toute l'activité économique s'y situe. L'étranger pourrait être dans mes projets* ».

« Quand j'ai fait le tour de l'entreprise, je change »

Cette mobilité se traduit également par une longévité moindre dans l'entreprise. Des disparités apparaissent toutefois entre les jeunes diplômés ayant un emploi stable plus enclins à changer d'entreprise et ceux qui ont connu une période de chômage qui pourraient rester dans la même entreprise durant toute leur carrière.

Pour les premiers, le temps passé dans l'entreprise dépend de l'intérêt qu'ils trouvent dans la mission confiée et de la qualité du management.

Gustave, cadre dans un groupe bancaire, résume très bien ce sentiment de liberté « *Aujourd'hui, on a la possibilité de passer d'entreprise en entreprise, ce qui donne une certaine forme de liberté. Lorsqu'il y a un désaccord avec un manager, un employeur ou un poste qui est décevant ou une rémunération ou lorsque l'on a une autre perspective ailleurs* ».

Changer d'entreprise, c'est aussi s'ouvrir des perspectives d'évolution.

« *Idéalement quand j'ai fait le tour de l'entreprise, je change. Si on ne peut pas évoluer, autant en changer* » selon **Bastien**. « *Une carrière, faut que ça évolue, faut que ça bouge en hauteur* » ajoute **Gustave**.



Mon père bosse dans la même entreprise depuis 30 ans. Moi j'ai fait douze maisons en huit ans

Guillaume, 29 ans, chef d'entreprise dans la restauration

Ainsi, la durée de vie dans l'entreprise est de plus en plus courte, pas plus de deux ans pour certains, comme nous l'indique **Guillaume, entrepreneur** « **Mon père bosse dans la même entreprise depuis 30 ans. Moi j'ai fait douze maisons en huit ans** ». **Bastien** le confirme « **Je ne suis pas attaché à cette entreprise [constructeur automobile], j'y ferai 1 ou 2 ans et après je chercherai ailleurs** ». Cette durée dépend évidemment des projets confiés : « **La durée dépend du défi, mais je dirais 2 ans pas plus** » selon **Antoine, étudiant**, quand pour **Marine** « **Je ne resterai a priori pas plus de 2 ans dans la même entreprise, sauf s'il s'agit d'un projet de plus longue haleine, que j'aurai à cœur de mener à terme** ».

Même les entrepreneurs interrogés ne sont pas fermés à changer de voie.

« **Je ne me vois pas forcément diriger cette entreprise toute ma vie. Je n'exclus pas de faire autre chose** » nous confie **Thomas**.

Pour **Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure**, c'est même un projet « **J'aime bien changer. Je suis passé de la finance au web, au tourisme. Si ça marche, je revendrai la boîte dans 5-6 ans. Avoir un peu d'argent pour me mettre à l'abri quelques années et pouvoir créer d'autres boîtes, d'autres projets** ».

Au contraire, les jeunes interrogés moins diplômés ou ayant connu une période de chômage ont davantage tendance à privilégier la stabilité et à envisager une longue carrière dans une entreprise à condition d'évoluer dans leur poste.

Abdel aurait aimé faire carrière à la SNCF « **20 ans dans la même boîte, si je suis bien, franchement je reste. Cela ne m'aurait pas dérangé [de rester ndlr], surtout que là-bas, on change souvent, on évolue** ».

« **Si ça se passe bien pour moi dans une entreprise, que j'évolue, et que je n'ai pas envie de tout lâcher pour autre chose, alors je n'ai aucun souci à rester dans la même entreprise** » nous confie **Mélanie, en recherche d'emploi**. Idem pour **Julie** « **Si je trouve une entreprise où je suis bien et où il y a des possibilités d'évolution, j'aurai aucun problème à y rester** ».

« Je ne me vois pas rester dans un métier longtemps »

Aucun des jeunes interrogés ne s' imagine faire le même travail toute sa vie. Au contraire ils manifestent l'envie de changer de métier. .

Comme nous l'explique **François, étudiant en architecture** « **Je ne sais pas si je peux prévoir de faire architecte toute ma vie** ».

Ils sont aussi nombreux à se réorienter. **Elise, professeur d'espagnol**, nous confie que « **Les jeunes professeurs ont tous eu plusieurs vies avec des petits boulots avant. Il y a aussi beaucoup de reconversions de personnes qui étaient dans le monde de l'entreprise** ».

Cette réorientation se fait dès leurs premières années dans la vie active pour certains. **Gustave, cadre dans un groupe bancaire**, l'explique « **Quand on sort des études, il n'y a pas forcément de frein, si ça ne me plait pas, je change** ». **Marine** s'étonne de « **voir mes amis changer de voie aussi rapidement. J'essaie moi-même de calmer le jeu pour ne pas donner l'impression d'une trop grande instabilité sur mon CV** ».

La peur de l'ennui est la principale motivation qui pousse les jeunes à se réorienter. Ainsi, pour **Elise** « **Stagner dans les mêmes tâches et le même salaire serait la pire des choses. J'aurais peur de m'ennuyer, que ce soit trop répétitif** ». **Bastien** abonde dans ce sens et nous confie que s'il changeait de métier « **Ce serait pour changer un peu. Je ne me sens pas obligé d'être ingénieur jusqu'au bout** ».

UN OPTIMISME INDIVIDUEL À TOUTE ÉPREUVE POUR AFFRONTER LE MONDE DU TRAVAIL

QUAND ILS PARLENT DE LEUR AVENIR PROFESSIONNEL, LES JEUNES INTERROGÉS FONT PREUVE D'UN OPTIMISME À TOUTE ÉPREUVE. FACE À UN MONDE DU TRAVAIL PERÇU COMME DE PLUS EN PLUS DIFFICILE, ILS CROIENT EN LEUR CAPACITÉ INDIVIDUELLE À REBONDIR, ET À CRÉER LEUR PROPRE SÉCURITÉ.

« On a plein de possibilités »

A écouter les jeunes interviewés, tout est possible dans leur carrière grâce à leur capacité à apprendre et à rebondir.

Marine, consultante en cabinet de conseil, nous confie « *Je suis optimiste quant à mon avenir professionnel. Toutes les voies sont envisageables même si la décision de passer à autre chose ne se fait pas si facilement. Tout est possible, je ne vois pas de freins à part moi-même* ». Elle complète « *Je connais un journaliste qui est devenu agriculteur. Si on est optimiste, on fera évoluer les mentalités* ». Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme, lui, croit en sa capacité d'apprendre « *Je pense que l'être humain est capable de tout apprendre* ».

L'horizon ne semble pas si bouché pour certains. Mélanie, au chômage depuis 3 mois, est confiante « *Je n'ai pas peur [pour mon avenir professionnel, ndlr]* ». Pour Abdel, chauffeur VTC « *Je reste optimiste parce que je pense qu'il y a du boulot en France pour qui veut* ».

« Quelqu'un qui veut arriver au sommet, il se donne les moyens »

Cet optimisme est l'expression de leur combativité vis-à-vis du marché du travail. Les jeunes croient en leur capacité à rebondir, avant de faire confiance aux institutions pour les accompagner.

« *Tout sera le résultat de ce que j'entreprends. Soit on se bouge soit on attend. Moi je n'attends pas* » nous confie Mélanie.

Les freins ne sont que mentaux « *Celui qui veut se former, il va se former. Celui qui veut bosser à tout prix, il bossera* » selon Abdel, qui ajoute « *Quelqu'un qui veut arriver au sommet, il se donne les moyens. C'est comme ça qu'on y arrive* ».

Pour Gustave, cadre dans un groupe bancaire « *Après quand on s'engage vraiment, on réussit forcément à trouver quelque chose. Et si on n'est pas gardé après un CDD, enfin qui est un CDD du coup à terme, on réussit à se recaser ailleurs* ».

Les jeunes diplômés ont confiance en leur capacité d'adaptation acquise au cours de leurs études « *J'ai fait des études qui étaient assez générales pour me permettre de passer de poste en poste et de faire pas mal de choses* » raconte Gustave. Bastien, ingénieur informatique chez un constructeur automobile, le rejoint sur ce point « *Ma formation m'a appris à me former plus vite, pour s'adapter même s'il y a toujours une période de transition* ».



*Après quand on s'engage
vraiment, on réussit
forcément à trouver quelque
chose*

Gustave, 24 ans, cadre dans une banque

Face à un marché de l'emploi où les aspirations professionnelles ne trouvent pas forcément écho dans ce qui est proposé, certains jeunes décident de se lancer à leur propre compte.

« Il y a peut-être eu une appréhension du marché du travail dans la volonté de monter notre entreprise. Sur un marché du travail un peu morne, autant aller essayer de créer son propre travail soi-même. Puisqu'on n'a rien à perdre, allons tout gagner ! » tonne Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale.

Guillaume, chef d'entreprise dans la restauration, exprime cette volonté d'aller de l'avant : *« Je suis optimiste. L'avenir pour moi ? C'est développer mon entreprise au maximum. On pourra attaquer le marché des particuliers, on travaille sur une plateforme et on réfléchit à un nouveau business model dans la livraison ».*

Mélanie se verrait bien ouvrir son supermarché dans quinze ans. Pourquoi ? *« C'est quelque chose qui marchera toujours. [...] Et puis, j'ai envie de créer de l'emploi ».*





« ce grand
marché en ligne
des compétences
ouvre **tous les**
possibles... »



Le collaboratif et la plateforme

Pratiques et limites

LES JEUNES SONT LES PREMIERS UTILISATEURS DES PLATEFORMES DE SERVICES.

MAIS, EN FINS CONNAISSEURS DE LA NOUVELLE ÉCONOMIE DU NUMÉRIQUE, ILS Y PORTENT ÉGALEMENT UN REGARD NUANCÉ, NOTAMMENT SUR LA NOUVELLE RELATION AU TRAVAIL INITIÉE PAR CES PLATEFORMES. POUR EUX, CE GRAND MARCHÉ EN LIGNE DES COMPÉTENCES OUVRE TOUS LES POSSIBLES MAIS PEUT AUSSI AVOIR SES REVERS.

ENTRE PRAGMATISME ET MÉFIANCE

« C'est clairement l'avenir.

On est en train de repenser tous les métiers »

Si les plateformes sont rentrées dans les usages des Français, les jeunes les plébiscitent particulièrement.

« Du point de vue du consommateur, je dirais que c'est très bien. C'est moins cher, c'est plus rapide, et pour les jeunes c'est assez facile » analyse Sophie, étudiante en ingénierie développement économique & territorial. Ce que confirme François, étudiant en architecture et livreur pour une plateforme de livraison de repas, « J'utilise Uber ou Heetch ou le covoiturage. Les billets de train, je les achète sur internet. C'est vrai que les services sur internet, c'est hyper pratique ». Et Antoine, étudiant en licence de physique-électronique, « En tant qu'utilisateur, c'est un progrès : on a tout facilement, tout est à portée de mains ».

Rémi, co-fondateur d'une société de voyages sur mesure, engagé lui-même dans « la nouvelle économie » y est très favorable et y voit un nouveau modèle d'organisation du travail, un grand marché en ligne des compétences « C'est clairement l'avenir. On est en train de repenser tous les métiers. Le travail est le même pour un chauffeur Uber ou un chauffeur de taxi : vous conduire d'un point A à un point B. L'un est professionnel, l'autre particulier, c'est la différence fondamentale. Avant sur une chaîne de production, il y avait 10 étapes réalisées par la même personne. Aujourd'hui, il va y avoir 10 métiers différents, 10 entreprises différentes et dans ces entreprises on ne prendra pas forcément quelqu'un de diplômé pour cette fonction. On va prendre un particulier qui pourra réaliser cette fonction à partir du moment où il peut être compétent. C'est un bouleversement dans la conception du travail ».

Unanimité en tant que mode de consommation privilégié ne veut pas dire absence d'esprit critique et le regard porté par nos jeunes sur l'économie collaborative est plus nuancé.

Marine, consultante dans un cabinet de conseil, qui a suivi un Mooc (cours en ligne) sur l'économie collaborative, distingue les services de VTC ou de restauration avec l'économie de partage qui mutualise des services en échange d'un dédommagement financier, tout en reconnaissant un certain flou « L'économie collaborative regroupe des réseaux très différents, peer to peer, réseaux de mise à disposition de services plus ou moins lucratifs. On a du mal à comprendre comment ces réseaux se positionnent les uns les autres ». Pour elle, le potentiel de ces outils est dévoyé par des impératifs mercantiles « Pourtant ces outils collaboratifs pourraient être une opportunité pour la démocratie participative, pour la mise en lien de voisins ou de personnes âgées avec des familles par exemple. Je pourrais très bien travailler pour ce type de service ». Idée partagée par Elise, professeur d'espagnol « Le covoiturage par exemple, c'est intéressant au niveau économique, mais aussi cela facilite la rencontre, renforce le lien social. Il y a également des limites au niveau légal avec Airbnb. J'ai du mal à penser que dans le temps ça va durer. A un moment, ce sera plus contrôlé ».

« On ne comprend pas trop ce qui se passe »

Quand on parle des entreprises, de leur modèle économique et de leurs relations avec les travailleurs, les jugements se font beaucoup plus nuancés. C'est d'abord l'opacité du système qui effraie.

François, qui a vécu de l'intérieur la fermeture de Take Eat Easy et a accusé une semaine impayée suite au dépôt de bilan est circonspect sur leur modèle économique « Ces entreprises arrivent à lever beaucoup d'argent et n'arrivent pas à le gérer. Leur modèle est fragile. Ils travaillent à perte pour écraser la concurrence ». Ou encore « Les marques comme Foodora, ça ne marche qu'avec les investisseurs. Eux-mêmes ne génèrent pas beaucoup d'argent puisqu'ils doivent aussi payer les livreurs. C'est très bancal. Avec des copains, on se demande qui est le prochain [à tomber, ndr]. Ce ne sont pas du tout nos patrons. On ne les connaît pas » conclue-t-il. Vision confirmée par Marine « Cette économie est construite autour d'outils derrière lesquels on ne comprend pas trop ce qui se passe ».

**« Pour les travailleurs,
c'est une opportunité pour beaucoup »**

Sur la nouvelle relation au travail générée par les plateformes, les positions sont encore plus tranchées. La création d'emploi et d'activité est mise en avant.

Pour Mélanie, demandeuse d'emploi, « Deliveroo aide quand on n'a pas le temps. Ça fait bosser du monde. Ça donne une chance à des restaurants qui sont un peu plus loin de chez nous et chez qui on n'irait pas en temps normal. De manière générale, c'est une bonne chose ».

Analyse confirmée par Guillaume, chef d'entreprise et ancien chef cuisinier, qui a suivi de près l'impact du lancement des plateformes dans la restauration « Ça sauve plein de restaurants. Quand il pleut, on se faisait le paquet de chips qui restait à la maison, les restaurants sont vides, aujourd'hui ça a changé, on peut se faire livrer. Après pour les travailleurs, c'est une opportunité pour beaucoup. Pour beaucoup de jeunes qui n'ont encore jamais travaillé, et qui ont plus facilement de chance de travailler pour des plateformes comme ça. Après c'est un choix, il faut être conscient de ce à quoi on s'engage » nous dit Sophie. « C'est de nouvelles perspectives pour pas mal de jeunes comme type de travail. C'est de nouvelles opportunités et ça va dans le sens d'une société plus flexible, moins contrainte et avec un champ de liberté plus prégnant. Ces boulots-là, c'est vraiment la liberté » surenchérit Gustave, cadre dans un groupe bancaire.

Mais ce nouveau mode de relation au travail inquiète tous les jeunes interviewés, qui ont conscience d'une inégalité dans l'usage des plateformes.

Pour Guillaume « Ce sont de bons boulots d'appoint. En création d'entreprise par exemple, ça permet de finir le mois correctement. Si on veut gagner sa vie avec ça en revanche, les horaires ne sont pas tenables et ça n'est pas rentable sur le long terme ».



Cette économie est
construite autour d'outils
derrière lesquels on ne
comprend pas trop
ce qui se passe

Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil

Et Thomas, dirigeant d'une agence de communication digitale, met en garde contre une précarité possible « *C'est quelque chose de très bien sur le principe. Il ne faut pas non plus que cette économie collaborative, sous prétexte qu'elle permette à tout le monde d'accéder à l'auto-entreprise ou au travail, mette les personnes dans une situation compliquée et lourde à supporter. Je pense notamment à Uber* », tout comme Rémi pour qui « *La limite du système est que ça peut créer des conditions d'emplois un peu précaires voire complètement précaires* ».

LES « PLATEFORMERS » : DES RÉALITÉS BIEN DIFFÉRENTES

LA DIFFICULTÉ À TROUVER UN EMPLOI STABLE, LA PERTE DE CONFIANCE DANS LE SALARIAT, LA VOLONTÉ DE D'INDÉPENDANCE, LE BOOM DE L'ÉCONOMIE COLLABORATIVE... TOUT CONVERGE AUJOURD'HUI POUR POUSSER CERTAINS JEUNES VERS LES PLATEFORMES. CRÉER SON EMPLOI ? LES DÉBATS SUR LE STATUT DES TRAVAILLEURS DES PLATEFORMES SONT ACTUELLEMENT EN COURS. LE DIALOGUE AVEC DES JEUNES TRAVAILLANT POUR FOODORA ET UBER NOUS FAIT ENTREVOIR DES RÉALITÉS BIEN DIFFÉRENTES.

« Se trouver des clients plutôt qu'un employeur »

Les jeunes de notre panel ayant une relation personnelle avec une plateforme ont des expériences diverses. Constituant un job d'appoint pour de nombreux étudiants, qui travaillent notamment avec des plateformes de livraison à vélo ou à scooter, cette nouvelle pratique du travail peut devenir un emploi à plein temps, notamment via l'émergence des plateformes de VTC. Certains l'envisagent même comme moyen de gagner plus, entrant alors dans une spirale infernale.

Ainsi François cumule ses études d'architecture avec des livraisons pour une plateforme. Pour lui, ce système est idéal, mais il met en garde sur sa pratique à plein temps. « *L'économie collaborative, c'est bien pour les personnes qui ont un autre travail à côté et qui font un complément, ou pour les étudiants comme moi. J'ai vu beaucoup de livreurs qui*



*Si tu crèves, c'est toi qui payes
tes frais. Tu ne peux même pas
te plaindre de toute façon*

Nour, 25 ans, auto-entrepreneur livreur pour une plateforme

étaient très contents de faire ça, et qui pouvaient arranger leur emploi du temps comme ils voulaient. Cela leur permettait de payer une partie de leur loyer. Faire du vélo, dans mon état physique actuel, c'est facile. Je suis payé à faire du sport, c'est formidable ! ». Et il développe les avantages de cette relation d'un nouveau genre « Ça me convient tout à fait. Je ne pouvais pas rêver mieux. Cela me permet de rester très libre par rapport à mon emploi du temps personnel et des études d'architecture. C'est très bien pour les étudiants qui veulent se faire un peu d'argent. On peut même ne travailler qu'une seule fois par semaine. Il y a peu d'inconvénients et une grande flexibilité ».

De l'autre côté, Abdel, chauffeur VTC depuis un an, témoigne de l'ambiguïté d'un système à première vue libérateur, mais qui pousse in fine à une disponibilité maximale, et à un rythme haché qui nuit à la vie privée. Il revient sur l'enthousiasme du début de son expérience « Entre temps, en ayant fait VTC, en ayant pris du recul sur mon poste salarié dans une chaîne de supermarché discount, je me suis dit que peut être que ce poste d'assistant ne m'intéressait plus. J'avais goûté aux VTC. Ce qui me dérangeait, c'était d'avoir quelqu'un au-dessus de moi. J'étais supervisé, et cela ne me plaisait plus ». Pour très vite en pointer les limites « En VTC, si vous voulez bien gagner votre vie, il ne faut pas compter vos heures. Entre 60 et 70h pour gagner entre 3000 et 4000 euros par mois. Quand on fait cela, votre vie de famille en pâtit. Ma femme travaillait la journée, mais le week-end, elle était toute seule ».

D'autres auto-entrepreneurs ont une autre expérience de la plateforme : celle d'un outil commercial de mise en contact avec des clients finaux. Ainsi Chiara, auto-entrepreneuse ayant créé son site de vente en ligne de bijoux, nuance-t-elle la définition de la plateforme « Toutes les plateformes ne sont pas comme Uber ou Deliveroo, il y a aussi des plateformes de freelances pour poster ses annonces. Moi je trouve ça très bien et je n'hésiterai pas à y avoir recours pour trouver des compétences ».

« [D'Uber à Foodora, il faut] faire beaucoup de courses pour avoir un salaire décent »

Le modèle économique même de certaines plateformes accentue la pression sur les indépendants qui y travaillent. Cette course à la montre est en effet renforcée par la moindre rentabilité de la course pour les chauffeurs sous l'effet combiné de la concurrence, de la pression à la baisse des tarifs et de l'augmentation du nombre de chauffeurs. De job d'appoint, le travail pour la plateforme devient métier de substitution, parfois même une solution pour gagner plus, et peut se transformer aussi en engrenage infernal.

Par exemple, les frais d'équipement et de maintenance des véhicules sont à la charge des chauffeurs, comme l'explique Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme, « C'est dur quand même de se dire qu'il y a des personnes qui veulent faire ce métier, qui n'ont pas de vélo, qui veulent acheter le matériel et tout ça, ça fait déjà un investissement. Deliveroo quand on commence chez eux, ils nous offrent juste une veste et un sac. Après tu te débrouilles, si tu crèves, c'est toi qui payes tes frais. Tu ne peux même pas te plaindre de toute façon. Il y a une garantie, c'est l'heure fixe à 8 euros. Et c'est avec ça qu'ils jouent ».

Pour ceux qui ont pratiqué la plateforme ou la pratiquent encore, elle peut s'apparenter à une forme d'addiction, celle du compteur d'heures qui tourne.

Pour Abdel « N'importe qui peut faire le métier de VTC. N'importe qui le fait, n'importe qui arrête quand il veut. Pour moi, il ne faut pas rester trop longtemps. Ce que je compte faire après VTC ? On ne sait pas parce que ce métier prend une énorme place dans votre vie et du coup on ne sait pas quoi faire après. Mon collègue était dans le commerce juste avant. Il m'a dit qu'il retournerait peut-être là-dedans ».

Nour nous parle également de la course à la montre « *A vélo chez Deliveroo, je faisais des 30-40 heures par semaine. Il y avait des mecs à scooter qui faisaient des 100 heures par semaine. C'est épuisant mais souvent c'est des mecs avant de faire ça, ils ne faisaient rien et ils ont vu que s'ils restaient toute une journée, ils prenaient 150 euros. Et puis tu rencontres des gens, il y a de l'entraide* ».

« *Concernant les chauffeurs, je pense que ça doit être très compliqué pour eux. En tout cas, les chauffeurs que je rencontre me disent qu'ils ont besoin de faire beaucoup de courses pour avoir un salaire décent* » résume Mélanie, demandeuse d'emploi, qui analyse ce phénomène de l'extérieur.

« On est des esclaves »

Nour, auto-entrepreneur et livreur pour une plateforme, témoigne d'un certain dévoiement de l'esprit du statut d'autoentrepreneur sur ce type de plateformes « *Pour moi être auto-entrepreneur, ça veut dire se débrouiller, être tout seul normalement. Avec la plateforme, ça n'a rien à voir. Deliveroo, Foodora, Uber, ils ont à peu près la même politique de paiement. Ils payent à peu près pareil leurs coursiers sauf Uber. Je trouve que dans tous ces métiers-là, on n'est pas auto-entrepreneur. On est des esclaves* ».

Chiara, auto-entrepreneuse qui a créé son site de vente en ligne de bijoux, va jusqu'à esquisser une typologie « *Il y a deux types d'auto-entrepreneurs, les « vrais », ceux qui ont un projet de création, et ceux qui ne font que répondre à des demandes [...] Il faut être attentif aux seconds car ça peut vite contourner l'emploi salarié. L'entreprise profite des personnes qui perdent un certain nombre de droits* ».

Cette ambiguïté est manifeste chez nos jeunes, à telle enseigne que Bastien, cadre chez un constructeur automobile, ou Antoine, étudiant, n'ont pas su dire si ces travailleurs affiliés à la plateforme étaient des salariés ou des indépendants.

LE CHANGEMENT DE PARADIGME A SES LIMITES

« Je vois ces entreprises de manière différente »

On sent chez ces jeunes indépendants une amertume face à un interlocuteur sans visage. Leur vision est alors exclusivement tournée vers le profit, et confine au cynisme.

« *Après Take Eat Easy, j'ai voulu continuer ce travail, mais en voyant ces entreprises de manière différente. Je me suis donc dit, quitte à continuer dans ce secteur, et à les voir s'écrouler du jour au lendemain, je vais essayer de leur prendre un maximum d'argent* » nous raconte François, étudiant et livreur à vélo pour une plateforme de repas. « *Ce que je trouve écœurant, c'est que toutes ces start-up, toutes ces plateformes, ont un rapport à l'activité fournie qui est nul. Ces entreprises ont un rapport au vélo qu'elles prônent comme écologique, mais la relation avec les livreurs, les start-up n'en n'ont rien à faire. Elles n'en n'ont rien à faire de l'activité qu'elles fournissent. Elles ne sont pas dans le même monde. Je ne sais pas si les gens qui sont dans les bureaux ont déjà été livrer des repas. C'est ça le problème* ».

Ou Abdel, chauffeur VTC : « *Uber, moi je ne vais pas cracher dessus. C'est une bonne entreprise. J'ai bossé, ils m'ont donné. La qualité a baissé un peu, mais il y a de l'argent à prendre, il faut juste le vouloir* ».

« Ces travailleurs ont besoin de protection »

François, qui a touché du doigt la précarité du régime, nous raconte « *Il y a un côté très dangereux pour ceux qui font ce métier à plein temps. [...] Ce n'est pas le boulot qui n'est pas bien, c'est le statut de ces entreprises. Comme en juillet dernier pour Take Eat Easy, elles peuvent craquer et s'effondrer du jour au lendemain. Les personnes qui faisaient ça à plein temps, elles étaient capables de générer 3000 à 4000 € par mois. Ces personnes se sont retrouvées à perdre 3000€ et à ne plus pouvoir payer leur loyer. C'est le statut qu'on a, sans protection sociale* ». Et d'ajouter « *Et puis en tant que livreur, je devais prendre ma propre assurance. La plupart ne le font pas* ».

Dans ce contexte, l'ensemble des jeunes interrogés demande une forme de convergence des statuts.

Pour Marine, consultante dans un cabinet de conseil « *On se rend compte que ces travailleurs ont besoin de protection. Il faut trouver le juste milieu entre ce côté « électrons libres » de ces gens qui vont se raccorder à une plateforme et la protection sociale, le droit au chômage* » et pour François « *Au bout d'un moment ces plateformes vont marcher sur les plates-bandes d'entreprises bien implantées, mais surtout ces travailleurs ont besoin de protection* ».

Une protection, plutôt que la requalification qui leur ferait perdre la souplesse du régime « *Personnellement, être requalifié en salarié ne m'intéresse pas. Je pense que c'est une bonne chose, mais cela continuera sans moi. Je ne pourrai pas m'adapter : des horaires sur une journée classique, 5 jours par semaine. Ce n'est pas intéressant pour moi* » analyse François.



Il faut trouver le juste milieu entre ce côté « électrons libres » de ces gens qui vont se raccorder à une plateforme et la protection sociale, le droit au chômage

Marine, 25 ans, consultante dans un cabinet de conseil

LE TRAVAIL

Paroles de jeunes

Une étude de
l'Union des Auto-Entrepreneurs
Avec le soutien de la
Fondation Le Roch-Les Mousquetaires



POUR CONSULTER LE RAPPORT AU FORMAT NUMÉRIQUE :
www.union-auto-entrepreneurs.com/jeunes/